



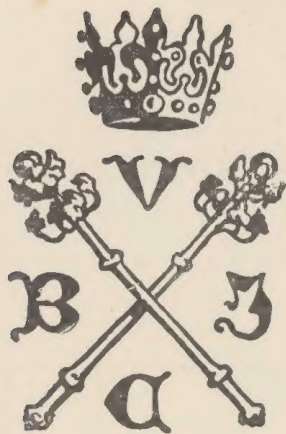
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

Kat. W. 1000.

525327

Mag. St. Dr.

I

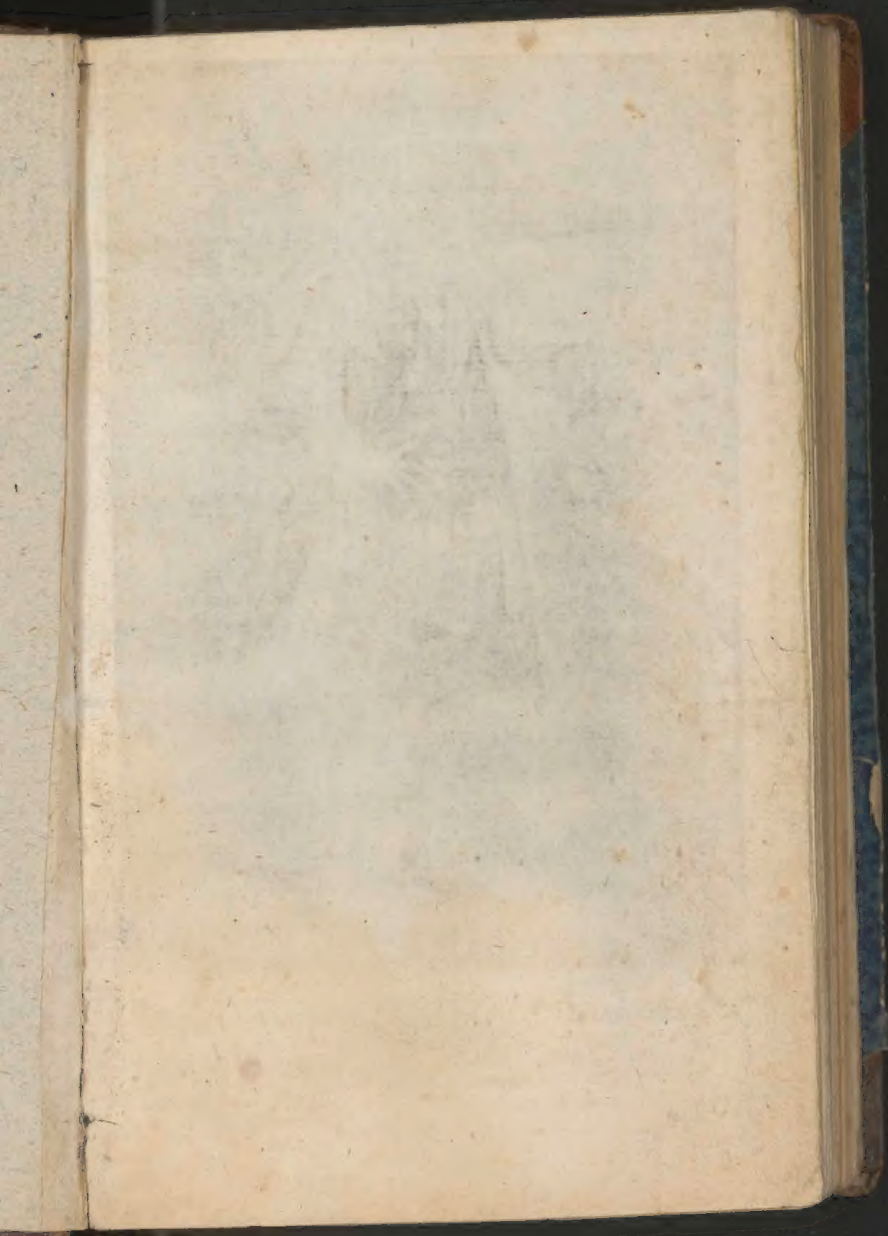


525327

I









Stanislas I.^{er}
Grand Duc



Roy de Pologne
& Lithuanie

Venloo pinxit

Andreas Reinhardt Filius sculpsit.

HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE
GRAND DUC DE LITHUANIE,
DUC
DE LORRAINE
ET DE BAR,
&c. &c. &c.

PAR MONSIEUR D. C * * *.

TOME II.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M D CC XXXX.

HISTOIRE

STANISLAS

DE POLOGNE

ET DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

DE MOUSTIER

DE LITHUANIE

HISTOIRE DE STANISLAS I.

ROI DE POLOGNE,
&c. &c. &c.



TANISLAS , maître du cœur
& des revenus du Roi son
Gendre , jouit à Cham-
bor de tous les agrémens
de la vie. Peut-être n'eut-
il autre chose à desirer que
de rentrer dans la posses-
sion de ses propres biens. Louis XV. s'en
mêla , & pressa le Roi & la République de
Pologne de consentir à sa demande. Il fit
plus, il donna ordre au Comte de Ceres-
Branças , son Ambassadeur à la Cour de
Suède, de présenter au Comte de Horn un
mémoire , où il étoit question des subsides
que feu Charles XII. s'étoit obligé de four-
nir à son Allié. Stanislas n'avoit rien tou-
ché depuis la mort de ce Prince , les arré-
rages montoient à cent mille écus ; mais
comme la France se trouvoit elle-même re-
devable envers la Suède par un pareil Trai-

té, on déclara qu'on étoit prêt de régler ces prétentions, & qu'on vouloit bien avant tout finir de compte avec le Roi Stanislas. On n'en fit rien, Charles XII. n'étoit plus de ce monde, son Roïaume se ressentoit encore du fâcheux état où il l'avoit laissé, & on s'imagina sans doute que le Roi Stanislas pouvoit bien se passer des secours de la Suède, eu égard à ceux qu'il tiroit de la France.

En Pologne, on ne fut ni résolu de dissimuler, ni tenté de promettre. Le Comte de Horn en particulier trouva mauvais que la Cour de France lui proposât de négocier avec le Comte Tarlo, ennemi juré du Roi son Maître. On n'étoit pas content d'avoir confisqué les biens de Stanislas, on auroit voulu qu'on eût cessé de qualifier ce Prince de Majesté. Le Ministre Polonois ne se fit pas même une affaire d'insinuer à la Cour qu'il étoit à propos de l'engager à écrire à Auguste une Lettre de félicitation, pareille à celle qu'il en avoit reçue du vivant de Charles XII. On écouta le Ministre avec l'indifférence que méritoient ses raisons: tout ce qu'on put faire pour son service, fut de prendre le parti de n'en plus parler; de sorte que les choses restèrent dans le premier état.

Le

Le 14. d'Août de l'année 1727. la Reine accoucha de deux Princesses. Cette marque de fécondité réjouit la France, par l'espoir que la Couronne ne manqueroit point de successeurs. On ne fut pas long-tems dans l'impatience, en 1729. & en 1730. la Maison Royale augmenta de deux Princes. L'amour & l'amitié redoublerent dans le cœur du Roi, il ne regarda plus la Reine que comme un présent que le Ciel lui avoit destiné. La qualité d'Aieul qu'elle donna à Stanislas, rendit beaucoup plus sensible au Monarque celle de Gendre qu'il s'étoit donnée lui-même. Il haussa considérablement la pension de dix mille livres qu'on lui paioit par mois, changea sa Garde en un Régiment de Cavalerie d'élite, & donna à sa Cour une face nouvelle & beaucoup plus éclatante. Telle étoit sa prospérité, lorsque le cours en fut interrompu par la mort du Roi Auguste, arrivée le 1. de Février 1733.

A peine ce Prince eut-il rendu les derniers soupirs (a), qu'on vit les Grands du

A 3

Royaume

(a) Entre autres circonstances remarquables, qu'on raconte de la mort de ce grand Prince, on prétend qu'un moment avant son agonie, il porta les mains aux paupières, & se ferma lui-même les yeux,

Royaume se desunir par la jalousie. Les dignités de Grand-Maréchal & de Chancelier de la Couronne étoient vacantes, chacun en vouloit sa part, on ne trouvoit personne qui se crût incapable de remplir ces postes, les plus importans du Royaume. Il s'étoit agi plusieurs fois d'en disposer; mais il y avoit trop de gens intéressés à la cause, pour que la promotion se fît à point, nommé. Le feu Roi avoit senti mieux que personne la conséquence de ce délai. „ Messieurs, avoit-il dit en plein Sénat, je ne „ sais à quoi vous pensez de ne point re- „ pondre aux soins que je donne pour nom- „ mer à ces charges des sujets qui les mé- „ ritent. Considérez, je vous prie, com- „ bien vous seriez à plaindre, si dans ces „ momens la Providence me rappelloit de „ ce monde. Faites attention à la manière „ dont l'Etat seroit gouverné, & voyez si „ dans ces embarras il y auroit lieu d'espé- „ rer de la tranquillité pour la République. Cette inquiétude ne fut pas la seule dont ce Prince se vit agité sur la fin de ses jours. Les Puissances voisines demandoient à corps & à cri le paiement de ce qui leur étoit dû depuis si long-tems. La Russie sur-tout ne lui donnoit point le tems de respirer, & déjà ses Ambassadeurs, ennuiés
du

du peu de succès des Diètes, commençoient à prendre le jargon de créancier impitoyable. Auguste, intimidé par leurs menaces, avoit convoqué une Diète extraordinaire, où il s'étoit proposé de mettre ordre aux affaires les plus pressantes; mais la mort anticipa son dessein, & rouvrit le théâtre de la guerre.

Les Etats étoient assemblés. La conjoncture parut d'autant moins affligeante à la Nation, qu'ils étoient à portée de prendre des mesures pour lui procurer un interregne sûr & paisible. Ce bonheur dependoit moins de leurs délibérations, que du génie de celui à qui il appartenoit de prendre le timon des affaires. C'étoit l'illustre Théodore Potocki, Archevêque de Gnesne, que le feu Roi avoit comblé de ses faveurs pour son rare mérite, & que ce Prince, par un discernement judicieux, avoit revêtu de la charge de Primat du Roïaume. Le premier soin du Prélat fut de haranguer les Etats sur la perte qu'ils venoient de faire, & de les exhorter à travailler avec lui aux moyens de la réparer, sans exposer la République à de nouveaux troubles. Il y en avoit déjà de réels. Le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, & Joseph Potocki, Vaivode de Kiow, frere du Primat, se dis-

putoient vivement l'emploi de Grand-Maréchal; ce qui forma entre eux une inimitié, qui se communiqua à la Maison de Czartorinski, alliée au Palatin de Mazovie. Cet accident étoit un grand obstacle aux vûes du Primat, il prit à tâche de le vaincre, & réussit de telle sorte, qu'il coupa racine aux Confédérations que les deux Partis s'étoient faites, rétablit la paix dans les familles, la fûreté dans l'Etat, & applanit au Roi Stanislas le chemin pour remonter sur le Trône.

Le 11. de Février 1733. on publia l'interregne en la forme usitée, & on nomma des Députés pour notifier la mort du Roi aux Cours étrangères. Stanislas en reçut la nouvelle le même jour par un Exprès que lui envoya le Marquis de Monri, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, avec un précis des intentions des Cours de Vienne & de Russie. La Lettre du Ministre toucha le cœur du Roi, il soupira, il répandit des larmes, soit qu'il fût affligé de la perte d'un si digne Prince, soit qu'il pressentît les malheurs qui devoient la suivre. Quoi qu'il en soit, Louis XV. & la Reine son Epouse le féliciterent de l'occasion, & lui offrirent tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour en profiter. Jamais Stanislas ne fut

fut plus inquiet, plus embarrassé qu'alors. Gloire & repos, crainte & esperance furent les premiers combats qu'il eut à soutenir. Il est vrai que son âge demandoit de la tranquillité ; mais l'honneur de la France vouloit qu'il songeât à sa réputation, qu'il récupérât sa Couronne, & qu'il affrontât tous les dangers, si la rébellion de ses sujets & la jalousie de ses voisins l'obligeoient à endosser le harnois.

On avoit besoin d'amis, on envoya à Varsovie au Marquis de Monti de quoi en faire. Tous les autres Ministres en général eurent ordre de tenir la main à l'Élection du Roi Stanislas ; & pendant que la France prenoit des arrangemens au-dehors, elle travailloit au-dedans pour assurer le succès de l'entreprise. La Cour de Suède, voyant renaitre le tems où son Roi avoit été le premier mobile de cette grande affaire, consulta plus son repos que les raisons de Sa Majesté Polonoise ; elle résolut de demeurer les bras croisés, ou du moins de se conduire de manière qu'elle n'offensât ni Stanislas, ni la France, ni la République de Pologne, ni les Puissances voisines qui paroissent vouloir l'appuyer.

Le Primit donnoit la torture à son esprit pour trouver un moyen d'obliger la France

& d'avantager Stanislas fans coup ferir. Il crut avoir imaginé deux expédiens infail-
tibles; mais qui par leurs effets contraires fi-
rent beaucoup de tort à la cause qu'il favo-
risoit. Peu de terns après avoir publié des
Universaux; par lesquels les Etats étoient
priés de se trouver à la Diète de convoca-
tion, fixée au 21. d'Avril, il s'avisa de com-
muniquer à tous les Palatinats & Districts
du Roïaume quelques points qui mérito-
ient d'être mûrement examinés; entre au-
tres, que comme pendant l'interregne pré-
cédent il avoit étoit arrêté d'une voix un-
anime d'exclure tous les Piastes de la Cou-
ronne, il importoit fort de donner aussi
l'exclusion aux étrangers, sur-tout à
ceux, qui, ne possédant aucunes terres
dans le Roïaume, avoient moins à cœur le
bien de l'Etat que la prospérité de leurs pais.
La proposition donna à penser aux Amba-
sadeurs des Puissances mal-intentionnées
pour le Prince dont il s'agissoit. Le Com-
te de Löwenwolde déclara au nom de l'Im-
pératrice de Russie qu'elle ne permettroit
jamais que Stanislas regnât sur la Pologne.
Le Comte de Welczek en donna avis à la
Cour de Vienne; ce qui occasionna une
Lettre en date du 14. du mois, & qui fut
rendue au Primat avant l'ouverture de la
Diète.

Diète. On lui apprenoit le zèle extrême qu'on avoit de maintenir la Liberté de la Nation, on consentoit qu'elle eût un Prince agréable aux Puissances voisines, & on ne laissoit point à deviner ce qu'il y auroit à attendre d'un choix, auquel elles trouveroient à redire.

Le Sénat & le Primat furent extrêmement surpris à la vûe de cette Lettre, dont les termes approchoient fort d'une déclaration de guerre. Ils répondirent aux Ambassadeurs, que la République de Pologne dépendoit d'elle-même, & qu'il n'appartenoit à personne sur la terre de lui donner des ordres sur ce qu'elle avoit à faire, ou à laisser dans l'Élection de ses Rois, que l'essentiel de sa Liberté étoit d'agir dans ces occasions selon ses volontés, & non suivant la fantaisie des Puissances étrangères. L'Ambassadeur de Russie allegua l'acte de garentie, passé par le feu Czar, & approuvé par toute la République au Traité de Varsovie du 1. Février 1717. Il ajouta que l'Impératrice non seulement avoit droit de le maintenir, mais encore qu'elle étoit obligée de le suivre en tous ses points, principalement en ce qui regardoit le neuvième article; qu'au reste la Nation pouvoit être persuadée que Sa Majesté Czarienne n'avoit aucune intention

de

de toucher à sa Liberté & à ses privilèges. L'Ambassadeur d'Allemagne parla ensuite, & dit que le sentiment de l'Empereur n'étoit point de déterminer les suffrages & de troubler l'Élection, qu'au contraire il se feroit un devoir de s'opposer à la contrainte; qu'il souhaitoit fort que la Noblesse se satisfît, & qu'il étoit indifférent à qui elle accordât la Roïauté, pourvû que ce ne fût point à Stanislas Leszczyński, qui en étoit formellement exclu par les Loix & les Constitutions du Roïaume, que Sa Majesté Impériale s'étoit chargée de défendre. „ C'est-
„ à-dire, Messieurs, repliqua le Primat, que
„ les Puissances auxquelles vous appartenez, nous donnent d'une main ce qu'elles
„ nous reprennent de l'autre. Elles nous
„ laissent toute la liberté que nous avons
„ naturellement d'élire un Roi, & cependant elles veulent que nous renoncions à
„ celui qu'elles trouvent bon d'excepter.
„ Quiconque se croit en droit d'imposer
„ des conditions à un Etat, n'est pas éloigné de s'arroger celui d'en disposer souverainement. Où sera alors la Liberté,
„ où seront les prérogatives dont on nous
„ assure la défense & la conservation? Examinez, Messieurs, je vous prie, quel seroit notre préjudice si nous entrions dans
„ VOS

„dans vos vûes. Ne feroit-ce pas donner
„occasion au premier venu de nous faire la
„loi? Le Turc, le Tartare se croiroit-il
„moins autorisé qu'un autre de nous dire
„avec hardiesse: *Je ne souffrirai plus que vous*
„*donniez des Rois à votre gré, vous n'aurez de*
„*mais d'autres Chefs que ceux qui ne pourront*
„*nuire à mes Etats?* La Nation Polonoise est-
„elle jamais mêlée des affaires d'au-
„trui; l'a-t-on vû participer à l'Élection
„d'un Roi des Romains & à la succession
„de la Couronne de Russie? Pourquoi ne
„suit-on pas son exemple, d'où vient ne
„laisse-t-on pas en repos une République
„qui ne fait aucun procès à ses voisins?
„Nous regardons comme sacrée l'Alliance
„qui unit Leurs Majestés Impériales, nous
„acceptons leurs sôms, médiation, leur ga-
„rentie avec toute la reconnoissance dont
„nous sommes capables; mais aussi nous
„ne leur saurons aucun gré d'employer la
„violence contre une République libre &
„indépendante. Elle a l'autorité d'abro-
„ger ses Loix, elle a le pouvoir d'en créer de
„nouvelles. L'acte de garentie du Czar
„Pierre I. de très glorieuse Mémoire, est res-
„serré dans ses bornes, c'est-à-dire qu'il n'a
„lieu qu'autant que l'une des Parties contra-
„ctantes aura sujet de se plaindre de l'infrac-
„tion

„tion du Traité. Maintenant que la République y prend seule part, il lui est libre de se départir d'une loi arbitraire, moientant l'approbation des Etats „

Cette réponse, aussi sensée qu'équitable, n'eut ni réplique ni succès. D'un côté l'Empereur fit dire aux troupes, cantonnées dans la Silésie, de se rapprocher de plus en plus des frontières de Pologne; de l'autre, la Czarine envoya ordre à trente mille hommes de marcher vers la Lithuanie. Ces deux Puissances donnerent le mot à leurs Ministres, qui de moment à autre sommèrent le Primat de songer au bien de la République, & le menacerent des plus grands malheurs s'il s'opiniâtroit à faire élire le Roi Stanislas. Le Prélat esluoit ces coups de foudre sans s'émouvoir. Il ne pouvoit se figurer qu'un pareil sujet fût capable d'exciter une guerre, il croioit plutôt que ces mouvemens étoient faits exprès pour allarmer & déterminer la Pologne à changer d'inclination. Le Marquis de Monti, à qui on faisoit plus d'accueil qu'à aucun autre Ministre étranger, confirma le Prélat dans ce sentiment; il l'assûra qu'il pouvoit se reposer sur l'appui de la France. Porocki leva le masque. Dans une conférence qu'il eut avec le Comte de Welczek, il dit qu'il n'é-

roit

toit point homme à faire mystere de rien, qu'il étoit bien aisé d'apprendre à Messieurs les Ambassadeurs qu'il feroit tout son possible pour rendre la Couronne à Stanislas, non de force, mais avec le consentement du Sénat & de la Noblesse. L'Ambassadeur répondit, que pour user de la même sincérité, & pour ne rien cacher des résolutions de sa Cour, il protestoit qu'hormis la violence, elle mettroit tout en œuvre contre ce Prince, & qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne fût exclu d'une voix unanime.

Jusqu'alors la France n'avoit fait qu'envisager le différend sans mot dire. Dès qu'elle fut instruite que les troupes de Silésie, à qui on donnoit le nom d'armée d'observation, s'approchoient des frontières de Pologne, & que les Russiens étoient en marche pour la Lithuanie, on déclara à Versailles aux Ambassadeurs des deux Puissances qu'on n'ignoroit ni leur dessein, ni le motif de leurs mouvemens; que ce qui se passoit à Varsovie faisoit assez connoître qu'elles méditoient de restreindre la Liberté Polonoise dans la prochaine Election; que Sa Majesté Très-Chrétienne ne pouvoit dissimuler plus long-tems le mécontentement qu'elle avoit de ce procédé, & que si on ne cessoit d'insulter aux privilèges d'une République à
qui

qui elle étoit alliée par l'amitié & par le sang, elle emploieroit toute son autorité pour les maintenir.

La déclaration fut portée par des Exprès à toutes les Cours de l'Europe ; on la reçut différemment. L'Espagne & la Savoie y trouvèrent matière à se venger sur la Maison d'Autriche des mauvais traitemens qu'elles prétendoient en avoir reçus. L'Angleterre & la Hollande, qui font leur capital du Commerce, ne trouvant rien à profiter dans la querelle, refusèrent de s'y engager. La Suède n'avoit pas tout-à-fait la même répugnance, les subsides que la France lui avoit payés pendant un certain tems, & l'étroite Alliance du feu Roi avec Stanislas n'étoient point encore mis au rang de l'oubli ; mais son état présent, la paix de Neustadt & la force des Puissances voisines lui firent prendre le parti de la neutralité. La Porte Ottomane, importunée par la France de faire une diversion en Pologne (a) fut fâchée

(a) Pendant l'interregne, l'Ambassadeur de la Porte à la Cour de Suède, ayant été rappelé à Constantinople, passa par la Pologne pour s'y rendre. Il reçut par-tout de grands honneurs en considération des ordres du Primat ; ce qui donna lieu de croire que celui-ci n'agissoit point sans vûe. Bien des gens s'imaginèrent qu'il avoit prié l'Aga

chée de ne pouvoir lui rendre ce service. Elle avoit à faire à une forte Partie, à peine suffisoit-elle aux mauvais succès de ses armes contre la Perse.

Cependant le Primat avoit tout réglé à Varsovie pour faire réussir la Diète de Convocation, qui devoit être tenue le 26. d'Avril. Massalski, Staroste de Grodno, étoit fait Maréchal des Nonces; on esperoit que cette élection contribueroit beaucoup à l'avancement de la Confédération générale, projetée en faveur du Roi Stanislas. Massalski ne démentir point l'idée qu'on avoit de sa personne & de ses talens; favori du Primat, il fit tout pour lui. Il s'arma de patience, & entraîna si loin les Dissidens, qu'après avoir accepté les points de la Confédération, ils prêterent serment à l'exemple du Primat. La minute pour le résultat de la Confédération contenoit trois principaux articles. I. Qu'à
la

l'Aga de demander du secours au Grand Seigneur de la part de la République. Leur soupçon étoit confirmé par une Lettre que devoit lui avoir écrite le Grand Visir; mais chez les plus sensés la preuve ne fut envisagée que comme une pure supposition. Ce qu'il y eut de vrai, c'est que le Marquis de Monti chargea l'Aga de quelques Lettres pour l'Ambassadeur de France à Constantinople, & qu'il s'empresla fort d'engager la Porte à rompre avec la Russie.

la future Election on ne parleroit absolument que d'un Polonois, né de pere & de mere Catholiques, & qui n'eût ni terres, ni Etats, ni troupes hors du Roïaume. 2. Qu'à cette Election, personne, hormis le Primat, n'oseroit proclamer de Roi, à peine d'être censé ennemi de la Patrie. 3. Que l'Election se feroit par *Pospolite Ruszenie*, c'est-à-dire que chaque Gentilhomme seroit obligé d'y assister. Le formulaire du serment étoit conçu en ces termes : *Moi N.N. je jure au nom de Dieu tout-puissant qu'à la prochaine Election d'un Roi je n'en nommerai, ni reconnoîtrai d'autre qu'un Polonois, selon ce qui a été résolu & signé dans la présente Confederation. Je jure de plus, que je ne formerai ni intrigue, ni cabale en faveur d'aucun Etranger & au préjudice de la Liberté Polonoise; qu'au contraire je les tiens tous pour exclus, & que je regarderai comme ennemi de la Patrie quiconque entreprendra de rompre cette sainte Alliance, que je promets de défendre de toutes mes forces. Ainsi m'aide le bon Dieu & la Passion innocente de son Fils.*

Telle fut l'invention du Primat, au moïen de laquelle il se flattoit de tenir la parole qu'il avoit donnée aux Ambassadeurs d'Allemagne & de Russie; malheureusement elle n'aboutit qu'à lui faire perdre crédit & confiance. Tous ses Compatriotes, jusqu'à ses propres Favoris, murmurèrent de ce qu'en tyranni-

tyrannifant les consciences, il avoit extorqué le serment de plusieurs Grands du Roïaume. Ils convenoient tous que ce pouvoir despotique étoit indigne de son caractère, contraire aux Loix, & d'autant plus injurieux à la Nation, que ses droits étoient foulés, aux pieds par celui-là même qu'elle regardoit comme son premier défenseur. Ils ne doutoient point que ces artifices n'abîmassent la Confédération, qui peut-être seroit parvenue à son but, si on avoit laissé à chacun le tems de réfléchir & la liberté de se résoudre. En effet, bien des gens avoient repris leur ancien zèle pour le Roi Stanislas, & l'argent que le Marquis de Montirépendoit à toutes mains, étoit un puissant appas pour lui attirer de nouveaux partisans. Non seulement la conduite du Primat fut blâmée des Polonois, elle passa chez les étrangers pour une mauvaise politique, en ce que dépouillant le Prince Roïal du droit de patronage que lui donnoit la prééminence sur la Noblesse & les Candidats, il rendoit le Roïaume responsable de l'injustice qu'il faisoit à sa Maison & à ses Alliés.

Les Ministres de la Cour de Saxe, qui étoient arrivés à Varsovie lors de l'ouverture de la Diète de Convocation, penserent déjà le punir de sa partialité; ils hésiterent s'ils lui remettroient la précieuse croix de l'Ordre de

l'Aigle-Blanc, que lui envoyoit l'Electeur, en exécution des promesses du feu Roi son pere. Porocki la reçut avec beaucoup de satisfaction, & donna à entendre aux Ministres de Saxe que les choses n'étoient pas telles qu'elles paroissoient. La fin de la Diète fut le dénouement de la pièce. On avoit usé de contrainte dans la prestation du serment, on employa la force à la signature des Actes de la Confédération, jusque-là que du nombre des Opposans, les uns furent privés de leurs voix, les autres obligés de signer, sous peine d'être jettés par les fenêtres. Ainsi finit la Diète le 24. de Mai, à huit heures du matin. S'il y eut quelque gloire d'avoir entamé & consommé cet ouvrage, on la devoit originaiement au Primat; c'étoit le fruit de ses sueurs & de ses veilles. Peut-être eût-il languì plus longtemps, peut-être même n'eût-il rien effectué, si quelques Grands du Roïaume ne s'étoient flattés de trouver dans cette Confédération quelque route oblique pour monter sur le Trône.

A peine eut-on achevé la dernière Session, qu'on vit paroître successivement deux Ecrits, dont l'énergie faillit à renverser tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors. Le premier, intitulé *Lettre d'un certain Nonce à un sien Ami*, contenoit plusieurs réflexions desavantageuses

geuses à l'honneur du Primat, au sujet de ce qui s'étoit passé dans la Diète de Convocation. Après d'exactes recherches pour en découvrir l'Auteur, on fut que le Comte de Wackerbarth-Salmour avoit suborné un Ecclésiastique pour en répandre les exemplaires. Toute la ville en étoit pourvue, il n'y avoit point de Nonce qui n'en eût à revendre. Szamoki, Porte-Epée du lieu, profita d'une Séance qui se tint, pour demander que la pièce fût brulée par la main du bourreau. Le Primat répondit, que son caractère l'empêchoit de prononcer, que d'ailleurs il ne pouvoit être Juge dans un cas où il étoit pris à Partie, & renvoia l'affaire à la Justice criminelle. Celle-ci eut l'imprudence de citer personnellement devant elle le Comte de Wackerbarth, & de condamner au feu l'Ecrit en question; ce qui fut exécuté le 12. Juillet au son de trompette, & en présence d'une foule incroyable de peuple.

La procédure fit crier tous les Ministres étrangers, sans excepter le Marquis de Monti. Trois jours après, ils se rendirent avec le Nonce du Pape chez le Primat, pour se plaindre du Droit des gens & du caractère public, violé en cette occasion. Il fit son possible pour se disculper; il désavoua la procédure, & en accusa le ressentiment de la Noblesse.

bleffé. Les Ministres ne furent pas contents de ses excuses, ils voulurent réparation d'honneur. Le Primat les renvoia à un Ecrit qu'il leur avoit fait lire la veille, & qui prouvoit combien il étoit fondé lui-même d'en prétendre pour celui qui bleffoit vivement le Droit qu'ils réclamoient. On lui repliqua, qu'il s'en étoit déjà vengé d'une manière indûe, & qu'on faisoit abstraction du Libelle, pour demander satisfaction de l'offense faite au caractère de Ministre publique. Le Prélat dit que l'action, dont on se plaignoit, n'étoit pas sans exemple; il ajouta qu'il avoit lieu d'être surpris que Messieurs les Ministres, sans un aveu exprès de leurs Cours, fissent cause commune dans une affaire qui ne les regardoit en rien. Le Comte de Welzeck répondit que ces sortes de manœuvres attaqueroient les Puissances en général, & les peuples en particulier; qu'un acte illegitime toléré, ou excusé, passoit ordinairement en habitude, & qu'il étoit à craindre que ce qu'on avoit fait à l'un, on ne le pratiquât envers l'autre. Potocki, à qui la grandeur de l'offense paroissoit surpasser celle du châtiment, se fâcha de la mercuriale, & envia par un Exprès à Dresde copie du procès & de la sentence, suppliant très humblement Son Altesse Electorale de faire rendre justice à la République,

que, & de vouloir bien la débarrasser de Ministres qui ne songeoient qu'à troubler sa tranquillité. La réponse ne fut pas du goût du Primat, il mit du monde aux trousses de l'Ecclesiastique, & le condamna à une prison pour avoir causé tout le desordre.

Il négocioit encore pour la satisfaction, ou pour le pardon, lorsque dans une Assemblée qui se tint à Varsovie le 27. Novembre, le Maréchal de la Confédération représenta que le *Juge des Captures* avoit excédé son pouvoir; qu'ayant enveloppé dans la procédure les Ministres de Saxe, il y avoit impliqué tous les autres, que ce n'étoit pas une faute légère d'avoir heurté de front le Droit des gens; qu'il falloit, pour la réparer, rayer la sentence des Actes, & lui faire subir le même jugement qu'on avoit exécuté contre l'Ecrit. Le 28. du même mois on prit des conclusions conformes aux remontrances: elles furent publiées le 1. de Décembre, & la réparation se fit sur la grande place aux yeux de quiconque voulut en être spectateur.

Le second Ecrit ne fit pas à beaucoup près tant d'éclat; mais il augmenta, ou entretint la chaleur des esprits. Il avoit pour titre, *Exposition solide des justes motifs, qui ont engagé Leurs Majestés Impériale, Czarienne & Prussienne à maintenir la Liberté de la Nation Polonoise.* Ce n'é-

toit proprement qu'une repetition plus ample de ce qui avoit été dit en premier lieu ; c'est-à-dire qu'on y faisoit un détail circonstancié des abus qui s'étoient commis dans la Diète de Convocation. Ce second Imprimé courut les rues, & acheva de mettre le parti du Roi Stanislas en mauvaise odeur. Le Primat fit ce qu'il put pour le supprimer, il étoit trop en vogue pour en venir si tôt à bout. Du reste, il envoya des Lettres circulaires aux Diètes de Rélation, par lesquelles il assûroit que tous ses soins & toutes ses entreprises vissoient à établir le repos de la Patrie, & qu'il ne prétendoit d'autre Roi, que celui que Dieu inspireroit aux Etats d'élire d'un commun accord.

Tandis qu'on passoit ainsi le tems à se chauffer, les Impériaux & les Russiens marchoient à grandes journées vers la Pologne. Le Sénat, qui ne craignoit rien tant que leur présence, résolut d'écrire à toutes les Cours de l'Europe, pour leur recommander les intérêts de la République. L'Empereur répondit en ennemi, la Czarine en style de Souveraine, la France au contraire s'énonça avec autant de politesse que de cordialité. Sa réponse fut adressée au Primat, qui, charmé du contenu, ne tarda pas à la rendre publique. La voici.

MON

MON COUSIN,

„ Nous voions avec plaisir par votre Let-
„ tre, datée du 10. de Juin, que l'illustre
„ République de Pologne attend de Nous
„ les mêmes témoignages d'amitié que lui
„ ont donnés de tout tems les Rois nos Pré-
„ décesseurs. Nous loüons votre amour
„ pour la Liberté, c'est vraiment un droit
„ naturel, c'est le fondement du bien de
„ votre Patrie. Vous ne desirez, vous ne
„ demandez rien de plus, sinon qu'on la
„ laisse jouir en paix de ce droit incontestable ;
„ votre demande est juste, elle est
„ même glorieuse pour vous & pour la Ré-
„ publique, en ce que vous faites connoître
„ à toute l'Europe que quel que soit le
„ Chef suprême qu'elle voudra bien se choisir,
„ elle gardera toujours inviolablement
„ les Traités conclus avec ses Voisins. Quel
„ appui, quelle protection n'a point à espérer
„ un Etat, qui est guidé par des intentions
„ aussi pures, & dont on peut d'autant
„ moins se défier, qu'elles Nous sont
„ attestées par un Prélat, instruit des Droits
„ de sa Nation ! Pour Nous, Nous recevons
„ ces assurances avec un vrai contentement,
„ & Nous sommes prêts à soutenir en tou-

„ te occasion les Privilèges de la Couronne
 „ de Pologne & les points fondamentaux
 „ de la Paix du Nord. Nous acceptons vo-
 „ lontiers la qualité & les obligations de
 „ principal Protecteur ; Nous chargeons
 „ le Marquis de Monti d'en persuader l'Il-
 „ lustre République. Plût à Dieu, qu'après
 „ les graces singulières que ce Roïaume a
 „ reçues de sa bonté, il en obtienne encore
 „ l'esprit d'union, afin que tous les suffra-
 „ ges venant à se réunir en faveur de celui
 „ dont la République connoît les sentimens,
 „ elle puisse être sûre qu'il n'aura rien de
 „ plus cher que le bien de sa Patrie, la gloire
 „ & la propagation de la Foi ! Au reste,
 „ Mon Cousin, Nous prions Dieu qu'il
 „ vous ait en sa sainte garde. Donné à
 „ Compiègne ce 6. Juillet 1733.

LOUIS.

Sur le champ on équipa des flotes, on fit dé-
 filer des troupes du côté de l'Allemagne &
 de l'Italie, on négocia une Neutralité avec
 l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarc
 & la Suède, on contracta une Alliance avec
 l'Espagne & la Sardaigne, qu'on différa de
 signer jusqu'au jour de l'Élection d'un Roi
 de Pologne. L'Empereur ne s'en remua
 pas

pas davantage , il vit ces préparatifs & ces négociations avec une si grande tranquillité d'esprit, qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un jeu. Les Polonois eux-mêmes le crurent , & se persuaderent que leur fermeté termineroit la comédie. Le préjugé étoit faux : les Cours de Vienne & de Russie couvoient une grande guerre, & les préparatifs de la France n'étoient rien moins destinés qu'à combattre des fantômes. L'Electeur de Saxe devoit disputer le terrain au Roi Stanislas, on vouloit à tout prix le mettre en état de faire nargue à ce Prince. Pour cet effet, on renforça de quelques Régimens Saxons les troupes Impériales, campées aux environs d'Oppelen, & au mois d'Août Laszy, Général Ruslien, s'avança jusque dans le Duché de Lithuanie avec une armée partagée en trois colonnes. Il y avoit-là de quoi effaroucher les peuples, on crut devoir les rassûrer, en les-leurrant par un beau Manifeste. On y disoit que quelques bons & fidèles Patriotes avoient appelé ces troupes à leur secours; que ce n'étoit point dans la vûe de nuire à la République; qu'au contraire, zélés pour la Liberté de la Nation & pour le maintien des Constitutions du Roïaume, ils avoient imploré cet appui pour se mettre à couvert des violences qu'on

qu'on avoit souffertes dans la dernière Diète de Convocation ; qu'après tout , cette armée observeroit une bonne discipline ; qu'elle paieroit son nécessaire argent comptant ; qu'elle ôteroit à tout le monde sujet de se plaindre , & qu'enfin elle n'agiroit , qu'autant qu'il seroit besoin pour se délivrer d'un Roi, exclu du Trône par les Loix de l'Etat.

L'arrivée de ces hôtes & son prétexte dûrent faire sentir aux Polonois qu'on anticipoit déjà sur leur Liberté ; ils devoient raisonnablement croire que comme on les obligeoit d'abjurer, pour ainsi dire, un Candidat, on tâcheroit tôt ou tard de les réduire à se contenter de celui qu'on avoit pris la peine de leur choisir. On s'étoit en quelque sorte douté qu'une Election causeroit un remu-ménage, on avoit proposé depuis long-tems de dresser un Ecrit qui tenderoit à justifier celle du Roi Stanislas , & à prouver qu'il étoit inutile d'en revenir à une seconde ; mais aiant compris que ce seroit augmenter les troubles, au lieu de les amoindrir, on avoit trouvé bon de ne se prévaloir à son égard d'autre titre que de celui de simple Gentilhomme. Il n'en eût été ni plus ni moins : on traitoit hautement d'usurpation la Roïauté de ce prince, on crioit d'avance

vance à l'injustice si on lui rendoit la Couronne par les voies les plus légitimes, & à tout événement on esperoit de s'excuser envers les peuples, en opposant à leurs plaintes des raisons de guerre.

Les commencemens ne pouvoient être plus heureux pour l'Electeur de Saxe; ce n'étoit pas un progrès-médiocre d'avoir introduit une armée dans le Roïaume, & d'en tenir une autre sur les frontières, prête à y entrer au premier signal. Le Roi Stanislas en étoit encore à risquer le passage, il étoit difficile & dangereux; on guetta ce Prince, on refusa pour l'enlever. La Czarine, instruite qu'il devoit s'embarquer à Brest, envoya les Amiraux Synawin & Gordon croiser dans la mer Baltique. Ils perdirent leur peine, on leur donna le change, & la flotte fut équipée sans perte de tems. Le 20. du mois d'Août Stanislas, aiant pris congé de la Cour, alla à Chaville s'aboucher avec Mr. Chauvelin, de là il se transporta à Seaux, où, après avoir eu une conférence secrette avec le Duc du Maine, il se rendit droit à Berny. Il y trouva le Cardinal de Bissy, & le Chevalier de Thiange, à qui il donna ses habits & sa suite. Ce Chevalier, travesti en Roi, & qui d'ailleurs ressembloit fort au Prince, partit vers le soir pour Chambor, & le lendemain

demain de grand matin pour Lanvoux, où la flotte l'attendoit. La nuit du 26. au 27. il s'embarqua, & joïa si bien son personnage, qu'hormis le Marquis de Luzerne, & le Chevalier de Luines qui commandoit la flotte, personne ne fut, ni ne soupçonna la feinte. Dès que le faux bruit du départ du Roi se fut répandu, Stanislas se mit en voïage, accompagné du Chevalier d'Andelot, l'un & l'autre habillés en marchands. Il ne leur fallut que huit jours pour faire ce long & périlleux trajet ; de sorte que le 7. de Septembre Sa Majesté se vit entre les bras de ses partisans, lors même que les Ennemis ne doutoient presque plus de l'avoir bientôt en leur pouvoir.

Varsovie étoit un vrai Enfer pour l'inquiétude. Des milliers de Nonces y accouroient de tous les Palatinats & Districts du Roïaume pour terminer cette grande affaire qui en devoit causer tant d'autres. Le 25. d'Août, jour prescrit pour l'entreprendre, étoit à la veille d'éclorre, & on défiloit déjà vers le Champ d'Élection, nommé communément le *Wola*. Les Ministres étrangers ne se pressoient point de sortir de la ville, ils ne pouvoient y rester contre la disposition des Loix, qui leur ordonnent de s'éloigner de l'Assemblée générale, pour obvier à
route

route intrigue. Cette raison , & un différend qui survint entre eux pour le quartier qu'occupoient les Ambassadeurs de Russie, donnerent matière à délibération. Il fut résolu dans le Sénat qu'on les enverroit prier de quitter au plutôt Varsovie ; qu'autrement ils essuieroient des desagrémens qui les feroient repentir d'avoir desobéi aux ordonnances.

Sobolewski fut chargé de la commission, on lui repondit que de pareils ordres n'avoient point été intimés lors de l'Election des feu Rois Jean III. & Auguste II ; qu'aucun Ministre n'étoit sorti de la place, & que puisqu'on l'avoit souffert, on le souffriroit encore. On ajouta que si on se présuinoit d'attaquer personnellement qui que ce fût, on ne s'en prendroit point à ceux qui y auroient prêté leur ministère, mais que la République repondroit de l'insulte, & la répareroit d'une manière convenable. Tel étoit le mépris où étoit tombée la Liberté de la Nation : il fallut prendre patience, on s'accommoda au tems ; & pour ne point avoir tout-à-fait le démenti, Poninski, Instigateur de la Couronne, envoya aux Ministres une permission par écrit de rester dans la ville, pourvu qu'ils n'y eussent ni gens , ni armes à gages.

Nous

Nous voici enfin parvenus au jour de l'Élection, que le Primat attendoit avec tant d'impatience. Récapituler des faits connus, ce seroit parler à pure perte, & grossir inutilement le volume des pièces que les deux partis ont publiées pour leur justification. Nous dirons par parenthèse que ce jour commença par une Messe solennelle, qui fut chantée dans l'Eglise de St. Jean, & qu'ensuite les Etats se rendirent à une demi-lieu de Varsovie, où on avoit dressé le *Sczopu* (a). Le Maréchal Massalski leur fit un éloquent discours, dans lequel il leur recommanda trois choses absolument nécessaires, 1. d'élire un nouveau Maréchal, 2. de faire prêter serment à ceux qui jusqu'alors avoient été absens, & 3. de prendre de bonnes précautions contre les Russiens qui étoient entrés en Lithuanie.

Ce dernier point valoit bien la peine qu'on y fît attention, on l'écouta comme une fable. On avoit été incrédule, on le fut encore, ou plutôt on continua de vivre dans une pleine sécurité. Malheureusement on fut détrompé des le même jour : on sut de bonne part que les Russiens non seulement étoient dans le Roïaume ; mais qu'ils

(a) Bâtimement dans le Champ d'Élection ; où les Sénateurs s'assembloient.

qu'ils marchoient en droiture à Varsovie. La Noblesse en pâlit de colère, & ne fut que faire. Un Nonce de Siradie, nommé Lesinski, desira du Grand-Chancelier & Régimentaire de Lithuanie, qu'il l'éclaircît de la vérité. Wisniowiecki ayant confirmé la nouvelle, le Nonce prit la liberté de lui remontrer son devoir. „ Puisque vous m'assûez, „ lui dit-il, que rien n'est si vrai, que faites- „ vous de votre armée, que n'allez-vous „ au-devant de ceux qui viennent pour ab- „ user de nos Loix ? „ Le prince s'excusa sur son âge, & allegua que ses infirmités ne lui permettoient pas de mettre l'épée à la main. La réponse n'étoit pas sans réplique, le Nonce l'avoit toute prête, il ôsa la risquer. „ Fort bien, reprit-il. Demandez vo- „ tre démission, je ne crois pas qu'on vous „ la refuse; sinon confiez-moi le com- „ dement des troupes, ou cédez-le à tel „ autre qui ait de l'expérience & de la va- „ leur. „ Ce compliment fit monter le feu au visage à un homme, qui n'ignoroit pas qu'on le soupçonnoit de s'entendre avec les Ministres de Russie. Il se jeta avec ses amis sur le Nonce, & lui eussent certainement fait un mauvais parti, s'il n'avoit eul'adresse d'échapper de leurs mains. L'Evêque de Wilna & le Comte Poniatowski, Vaivode de

Mazovie, se querelloient aussi pour le même sujet. L'un accusoit l'autre d'avoir excité les Russiens à venir en Pologne, & d'avoir fait tourner *casaque* au Prince de Radziwil. Le Vaivode demanda qu'on lui fit connoître ses délateurs, l'Evêque lui nomma le Prince Sapiéha, Sous - Trésorier de Lithuanie. Il fut dédit, s'éclipsa, & emporta avec lui toute la haine de l'accusé, qui travailloit à lui faire ôter sa qualité de Sénateur.

On n'avoit point assez d'ennemis en campagne, on s'en faisoit d'autres à plaisir. Les reproches, les invectives amusèrent le tapis pendant trois jours; & quelque pernicieuses que fussent en elles-mêmes ces disputes particulières, c'étoit peu de chose en comparaison de celle qui arriva le 28. entre le Primat & le Prince Wisniowiecki. Potocki pouvoit avoir raison, il eut tort de ne point dissimuler; il entreprit ce Seigneur sur le chapitre de la Russie, & lui dit des vérités avec tant d'aigreur, que dès le lendemain Wisniowiecki leva l'étendart, abandonna le Champ d'Élection, & se retira au-delà de la Vistule du côté de Praage, suivi de plusieurs Nonces & de deux Palatinats.

La passion avoit mis le bandeau sur les yeux : on ne se soucia guères de cette malheureuse

heureuse discorde; on l'augmenta, au-lieu de songer à l'assoupir. Le 31. d'Août Radziewski, Chambellan de Posnanie, fut élu Maréchal d'Élection, & le 4. du mois suivant la Chambre des Nonces aiant été réunie à celle des Sénateurs, on résolut de publier un Manifeste, dont la colère dicta les expressions. On y traitoit Wisniowiecki & ses adhérans de sujets rebelles, de mécontents, de gens sans honneur, & d'ennemis déclarés de la Patrie; on y maudissoit ceux qui avoient appelé les Russiens dans le Roïaume; on les menaçoit de la perte de leurs biens; on leur enlevoit jusqu'à l'espoir de rentrer en grâce par aucune Amnistie. Le Marquis de Monti avoit fait dresser une déclaration très flatteuse pour le Parti de la France: elle l'aida sans doute à pousser son chagrin aussi loin qu'il pouvoit aller. Voici les termes dans lesquels s'expliquoit le Ministre.

„ Comme depuis plusieurs siècles les Rois
„ Très-Chrétiens ont eu un soin particulier
„ de l'Illustre République de Pologne, &
„ qu'en lui accordant leur appui & leur protection, ils ont fait connoître qu'ils n'avoient rien plus à cœur que de lui procurer
„ l'entière jouissance d'une Liberté qui de
„ sa nature est illimitée & indépendante, je
„ déclare, au nom de Sa Majesté Très-Chré-

„ tienne le Roi mon Maître, qu'il a résolu de
„ défendre efficacement cette Liberté dans
„ toute son étendue, & principalement dans
„ le point essentiel de l'Élection d'un Roi.
„ Jusqu'à présent il n'a rien négligé pour
„ éloigner & pour déconcerter les entre-
„ prises qui auroient pû nuire aux préroga-
„ tives de l'Illustre République; il a emplo-
„ ié la voie de la médiation, il a eu recours
„ aux préparatifs de guerre. Je suppose au-
„ jourd'hui que la Nation Polonoise, actuel-
„ lement assemblée, soit dans le sentiment
„ d'accorder ses suffrages au Roi Stanislas
„ & de mettre ce Prince sur le Trône, tant
„ en considération de ses hautes qualités &
„ en reconnoissance des services qu'il a ren-
„ dus à sa patrie, qu'au respect de son Al-
„ liance avec Sa Majesté Très-Chrétienne,
„ j'ai ordre d'assurer que le Roi maintiendra
„ son Élection avec toutes les forces que
„ Dieu lui a confiées, & qu'en cas que les
„ Puissances voisines voulussent la débattre
„ par la voie des armes, il fournira par mes
„ mains tout l'argent nécessaire pour met-
„ tre les troupes de la République en état de
„ leur résister. Si au contraire il arrivoit que
„ ces mêmes Puissances se contentassent de
„ l'Élection, comme il est juste & raisonna-
„ ble, & qu'elles laissassent la Nation en re-

„ POS,

„ pos, puisqu'elle est la maîtresse de ses
 „ Droits & de sa Liberté, Sa Majesté Très-
 „ Chrétienne promet encore, pour preuve
 „ de la sincère amitié qu'elle porte à la Ré-
 „ publique, de paier ponctuellement à la
 „ Noblesse les contributions réglées dans
 „ la Confédération de 1717. & cela pendant
 „ deux années consécutives, à compter du
 „ mois de Mars de l'année prochaine 1734.
 „ (a)

Cette déclaration, munie de la signature du Primat, fut lûe en pleine Assemblée le 6. de Septembre. Elle n'empêcha pas l'animosité d'aller son train. Deux jours après, le Prince Lubomirski dit brusquement au Prélat & à ses amis, que s'ils s'étoient crus fondés de publier un Manifeste sur l'entrée des Russiens dans le Roiaume, ils avoient grand su-

C 3

jet

(a) L'Electeur de Saxe ne manqua pas non plus d'engager les Polonois à lui être favorables. Au cas qu'il fût proclamé Roi, il offroit 1. de paier trois millions de florins, argent de Pologne, pour l'usage de la République, 2. d'établir une Academie de Chevaliers, 3. de donner cent mille florins par an pour les fraix des Ambassades, 4. de réparer à ses dépens les places frontières, 5. de munir les Arsenaux de tout leur nécessaire. 6. de fortifier le Fort de la Trinité, 7. de bâtir un hôtel pour les Invalides. 8. de mettre les minières en bon état, 9. de remédier aux abus des monnoies.

jet d'en faire autant à l'occasion de tous ceux qui vouloient y attirer les François, les Turcs & les Tartares; que ces Patriotes qui témoignoient d'être si portés pour leur Liberté, s'étoient vendus à l'espérance & à l'avarice, qu'ils étoient seuls les auteurs des mouvemens des Puissances voisines, puisqu'ils prétendoient disposer de la Souveraineté contre leur intérêt & celui de la Nation; qu'il ne craignoit pas de leur déclarer, tant pour lui qu'au nom de tous ses confreres, que si au-lieu de suivre la raison & la justice, on continuoit de regarder sur le pied d'ennemis de la Patrie, ceux à qui on n'avoit d'autre crime à reprocher que d'être contraires au Roi Stanislas, ils feroient classe à part, & verseroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour exécuter le contrat qu'ils avoient passé avec la République. Lubomirski n'en dit pas davantage, il se retira du Champ d'Élection avec quelques Gentilshommes, & s'en alla droit à Praage.

Le Primat pécha encore lourdement en cette occasion. Tout le monde savoit, & il ne l'ignoroit pas lui-même, que Lubomirski étoit aussi amoureux de la Couronne, que celui qu'il étoit allé joindre. Trop prévenus des sentimens de Potocki pour ôser espérer de satisfaire leur desir, ils avoient hâré l'arrivée des troupes étrangères, persuadés qu'il
leur

leur seroit facile, ou de dompter les obstacles, ou de faire valoir un parti dont ils devoient être les Chefs. La prudence auroit voulu que le Primat eût été moins ouvert dans ses sentimens, plus retenu dans ses paroles, plus caché, plus modéré dans ses démarches. Ces deux Princes avoient des forces & du crédit, il falloit les flatter, les amuser, & se servir habilement de leurs vûes pour parvenir aux fiennes. Etoient-ils trop clair-voians, il falloit du moins se garder de mettre au jour un Manifeste qui leur enlevait en un moment toutes leurs esperances. Une autre faute, qu'on auroit bien de la peine à excuser, fut de produire des avis qu'on prétendoit avoir reçus, suivant lesquels l'Empereur s'étoit accommodé avec la France, & ne s'opposoit plus à l'Election du Roi Stanislas. En même tems on répandit le bruit que quelques mille François avoient débarqué à Oliva, & qu'ils devoient être suivis d'un corps de troupes Suédoises, pour obliger les Russiens d'évacuer le Roiaume. La nouvelle ne trompa que le menu peuple, elle fut suspecte à la Noblesse. Le Comte de Welzeck, Ambassadeur de Sa Majesté Impériale, lui fit dire que c'étoit une fausseté : on en rit aux dépens du Primat, qui ne laissa pas de soutenir la gageure. Il y mit plus du sien qu'il n'en retira ; il se fit passer

pour un homme qui cherchoit à pallier ses injustices par des détours, & fut encore abandonné de plusieurs Seigneurs, qui se retirèrent avec leurs drapeaux, en protestant contre l'oppression de la Liberté.

Le Roi Stanislas, qui s'étoit tenu *incognito* pendant trois jours, parut en public le 10. du mois. Il alla entendre la Messe à l'Eglise de Ste. Croix, accompagné des Comtes Ossolinski & Minszek. Quantité de Gentilshommes s'y rendirent pour le voir, & ses amis firent retentir leur joie par des cris redoublés. On crut avoir remarqué que ce Prince étoit rêveur, il n'avoit que trop lieu de l'être. On avoit écrit en Cour que les affaires étoient en bon état, on l'avoit assuré que son Election ne souffriroit pas de grands obstacles, & que sa présence leveroit toutes les petites difficultés qui naissoient de jour à autre. Quel étrange mécompte! On s'étoit endormi dans ces folles idées, on n'avoit pas même eu la sagesse de se prémunir contre les événemens, & la France se tranquillisoit encore sur la foi des avis d'un parti, qui n'avoit presque d'autre talent que celui d'extravaguer, d'empirer le mal, & de le rendre incurable. Le lendemain de son arrivée à Varsovie, Stanislas branla la tête, en apprenant ce qu'on avoit fait pour son service. Rien ne lui auroit été plus aisé que de
contenir

contenir le Grand-Chancelier de Lithuanie, rien ne lui fut plus difficile que de le ramener; il eut beau le faire assûrer de toute son amitié & l'inviter à le venir voir, Wisniowiecki s'en excusa, sous prétexte d'une indisposition.

Le même jour, 10. de Septembre, le Primat fit à cheval le tour des Palatinats assemblés autour du Champ d'Élection, pour demander leur sentimens; le plus grand nombre fut pour Stanislas Potocki avoit une belle occasion d'affoiblir le parti contraire, il oublia de procéder à la proclamation; de sorte que le lendemain il trouva dans les esprits beaucoup plus de tiédeur & de répugnance que la veille Malachowski, Staroste d'Opezno qui bouilloit de rage de s'être vû préférer le parent du Roi dans la charge de Maréchal d'Élection, s'avança du côté du Primat, jeta son manteau par terre pour être mieux connu, ouvrit sa poitrine, & dit à haute voix: „ On „ menace de hacher en pièces quiconque „ s'opposera à l'Élection de Stanislas, me „ voici, je me manifeste, & proteste solennellement contre cette Élection; voions „ présentement qui aura la hardiesse de me „ hacher en pièces. „ Malachowski étoit soutenu par le Palatin de Sendomir, par le Castellan de Radom, & par plusieurs autres; ils fu-

rent cause qu'on n'ôsa proclamer. Le 12. arrivèrent des Députés de Praage pour faire de bouche une protestation, qui avoit été signée la veille par les Chefs du parti. On leur députa à son tour les Evêques de Culm & de Plocko avec deux Sénateurs, pour les prier de renoncer à la haine, & de rejoindre au plutôt ceux dont ils s'étoient séparés. On attendit le retour de ces Députés avec beaucoup d'impatience; mais dès que le jour commença à baisser, on pressa fort le Primat de finir une affaire dont on s'ennuioit déjà. Potocki se laissa aller aux sollicitations, & proclama à la pluralité des voix Stanislas Roi de Pologne & Grand-Duc de Lithuanie. A cette proclamation tout retentit de cris d'applaudissement, & le bruit de dix-huit pièces de grosse artillerie dont on avoit flanqué le Champ d'Élection, en porta la nouvelle à Praage.

Le nouveau Roi fut conduit à l'Eglise, on y chanta le *Te Deum*, & après les actions de grâces, Sa Majesté alla prendre son logement au Château. Elle y fut reçue par le Palatin de Kiow, qui lui en remit les clefs en qualité de Staroste de Varsovie. En traversant le pont, Stanislas apperçut de l'autre côté de la Vistule un nombre assez considérable de Polonois. Étonné de cette multitude, il demanda au Primat si tous ceux qu'il voioit, s'étoient opposés

posés à son Election. Il répondit que c'étoit un tas de rebelles qu'il seroit aisé de réduire, & qu'avant qu'il se passât peu de tems, Sa Majesté les verroit au pied de son Trône implorer sa miséricorde. Le Roi connoissoit trop le caractère de la Nation pour ajouter foi à de pareils discours, il prévoioit au contraire qu'il auroit bien du mal de résister à une Noblesse, qui à ses propres forces ne manqueroit pas de joindre celles de deux puissances. Il chargea le Primat d'envoyer à Praage le Castellan de Plocko, les Palatins de Podolie, de Volhinie & Witepsk, pour faire de sa part les offres les plus avantageuses aux Opposans. Il s'en fallut bien qu'ils fussent d'humeur de les accepter, ils les rejetterent avec mépris, & signerent une Confédération, prétendant que l'Election étoit nulle. Ce refus jetta Potocki dans une nouvelle extrémité; c'étoit de forcer les Mécontents à se soumettre. Il ne falloit gueres être de sang froid pour ouvrir un pareil avis, on n'avoit ni assez de troupes, ni assez de munitions; cependant il passa, & l'attaque fut fixée au 17.

Wisniowiecki apprit la résolution, il fit rompre le pont qui étoit sur la riviere, & se retira avec les Mécontents du côté d'Orkanow, pour se rapprocher de l'armée de Russie. Poniatowski, après avoir fait réparer le pont en
toute

toute diligence, marcha à Praage, où il ne trouva que quelques chariots de bagage & quelques domestiques, qu'il envoya à Varsovie. Il se mit à poursuivre les fuyards, & les ayant atteints à l'entrée d'un Bois, il leur livra bataille. La perte fut égale des deux côtés : les Opposans continuèrent leur marche vers Wengrow, & le Régimentaire, qui ne se sentoit point assez fort pour recommencer la partie, revint sur ses pas.

Ce fut dans ces facheuses conjonctures que le Roi Stanislas jura dans la Cathédrale d'observer les *Pacta Conventa*. Le même jour on publia un Manifeste très vif contre le Parti opposé, dont les adhérens furent déclarés ennemis de la Patrie, & leurs biens abandonnés au premier occupant. Le Prince Wisniowiecki fut nommé déposé de sa charge ; elle fut donnée à Pociei, qui étoit alors Strasznick de Lithuanie. Ceux qui avoient une médiocre connoissance des affaires de Pologne, jugeoient que ce qu'il y avoit de plus pressé, étoit d'aller à Cracovie avec les États du Roïaume, assemblés comme ils étoient, & d'y couronner le Roi, puisque cette Cérémonie devoit confirmer son Election ; mais il n'étoit pas difficile de prévoir que le parti contraire, se joignant aux troupes de la Russie & à celles de l'Empereur, s'y seroit opposé en routes

toutes manières. Quoi qu'il en soit, au lieu de prendre ce parti, on porta la sécurité si loin, qu'on laissa aller la Noblesse, qui se sépara. Stanislas ne savoit que ce qu'on avoit jugé à propos de lui dire, il ne connoissoit pas alliez l'état & la disposition de son nouveau Royaume, pour se conseiller lui-même & conseiller les autres. Le Primat, le Marquis de Monti & quelques Nobles le rassurèrent, & lui communiquèrent l'erreur où ils étoient eux-mêmes. Potocki, qui croioit avoir tout fait, n'hésita pas de demander pour son frere le Généralat de l'armée de la Couronne. Il fallut contenter son ambition, au risque d'offenser Poniatowski qui faisoit honneur à ce poste, & dont les grands services, rendus à son Roi & à sa Patrie, méritoient une tout autre récompense.

Cependant la nouvelle de l'Élection du Roi Stanislas étoit parvenue à l'armée Russe, que commandoit le Général Lascey. Il hâta tellement sa marche depuis Tykoczin où il campoit encore le 23. de Septembre, que le 29. du même mois son avant-garde étoit déjà près de Varsovie de l'autre côté de la Vistule. On reconnut dès lors que les menaces des Russiens n'étoient pas de pures grimaces, & qu'au-lieu de s'en retourner de bon gré comme on avoit cru, on n'en feroit quitte que
par

par des moïens qu'on avoit négligé de prendre. Le Primat y pensa trop tard , il pria le nouveau Régimentaire son frere d'essâier ses forces : il n'en fit rien , il envia contre les Ennemis le Staroste Wiski avec vingt Enseignes. Cet Officier eut le bonheur d'en tailler en piéces quelques-uns dans la première attaque ; mais lorsque les troupes réglées des Russiens furent arrivées, il leur fut aisé d'envelopper cette soldatesque mal disciplinée, de la battre, & de la mettre entièrement en déroute.

On n'avoit pas attendu cet événement pour prendre d'autres mesures. A l'approche du danger , on ne trouva rien de plus salutaire que de commencer par en garentir le Roi. Le séjour de Varsovie parut dangereux : outre que cette villen'étoit pas en état de faire la moindre défense en cas d'insulte, elle fourmilloit de gens qui avoient un attachement secret pour le parti opposé , sans compter les Ministres publics qui étoient dans les mêmes intérêts. Il n'y avoit dans le voisinage aucun endroit plus sûr : on songea bien à Thorn ; mais cette fameuse ville étoit dans le même cas que Varsovie. D'ailleurs, la sanglante exécution qui s'y étoit faite douze ans auparavant, faisoit comprendre au Primat qu'il n'y feroit pas vû de bon œil, &
qu'il

qu'il n'y seroit pas même en sûreté. On conseilla donc au Roi de choisir Dantzig pour sa retraite. On savoit par expérience la fidélité & la droiture que cette ville a toujours signalée pour ses légitimes Souverains ; on connoissoit la beauté de sa situation, la sagesse de son gouvernement, l'humeur civile de ses habitans, leurs richesses, leur grand nombre , & particulièrement ses excellentes fortifications, tant du côté de l'eau que du côté de la terre. Mais on ne faisoit pas réflexion que c'est en même tems une grande ville de commerce, & que ces sortes de places, quelque bien fortifiées qu'elles soient , ne sauroient tenir contre une armée nombreuse, ni soutenir un long siège ; aussi ne croioit-on pas qu'on en dût jamais venir à cette extrémité.

Après avoir chargé le Vaivode de Lublin, le Castellan de Czersk & le Régimentaire Potocki du soin de concerter les dispositions militaires & de conserver la Capitale, le Roi partit le 22. Septembre , accompagné du Marquis de Monti & du Comte Poniatowski ; & passant par Bromberg , il arriva *incognito* à Dantzig , où il descendit chez le Sieur Mathieu Résident de France le 2. d'Octobre. Le Primat l'y suivit de près avec quantité de Seigneurs. Quoique
le

le Magistrat n'eût pas eu la notification formelle de l'Élection, il en avoit été informé & en avoit déjà fait des rejoüissances publiques; Potocki la lui notifia d'abord à son arrivée. On conduisit le Roi dans un Palais, & on lui offrit pour sa Garde une Compagnie de cent hommes, commandée par trois Officiers, avec les drapeaux déployés, & une bande de Hautbois. Le Roi se contenta de quarante, ne voulut qu'un Officier & un tambour, & renvoya tout le reste. Le 4. Stanislas reçut les complimens des Députés des trois Ordres de la ville : le Syndic Rosenberg le harangua en fort beau Latin ; Sa Majesté l'écouta avec beaucoup d'attention & lui fit faire une réponse très gracieuse par le Prince Czartorinski, Vice-Chancelier de Lithuanie.

On étoit encore dans toute la vivacité de la joie qu'avoit causée la nouvelle de l'Élection : on ne peut exprimer l'allegresse que les habitans firent éclater pour témoigner combien ils étoient sensibles au bonheur imprévu d'avoir chez eux leur Souverain. La première Médaille qui parut, représentoit le buste du Roi avec son nom. Au revers on lisoit ces mots :
DE VERSAILLES D. XXII. AUG. IVIT VARS-

VIAM

VIAM D. X. SEPT. DENUO VIDIT, SOLEMNIBUS D. XII. PERACTIS XXII. REVERSUS GEDANUM JUBILANS VENIT D. 2. 3. 4. OCT. 1733. COETERA TEM-PUS DABIT. C'est-à-dire, *Il partit de Versailles pour Varsovie le 22. d'Août, retourna dans sa Patrie le 10. de Septembre, & après y avoir été élu le 12. avec les solennités ordinaires, il prit le 22. le chemin de Dantzic, où il arriva plein de joie & de confiance le 2. 3. 4. Octobre 1733. Le tems nous apprendra le reste. Ils ne l'apprirent que trop pour leur malheur.*

Après cette Médaille, on en frappa une autre, où d'un côté étoit encore le buste du Roi couronné de laurier. Le revers portoit un Lion, tenant d'une patte un glaive, & de l'autre l'écusson de la Maison de Leszcynski. La Légende, SIC ERAT IN FATIS, veut dire, *C'est ainsi qu'il combattoit dans les malheurs.* L'Exergue, QUEM PATRIS SYMBOLA SPONDENT, TUTOR ET AUTOR ADEST. SIC PROBET ACTA DEUS. *L'Héritier des vertus de son Pere est aujourd'hui notre Maître & notre Défenseur. Plaise à Dieu de seconder nos entreprises!* Ils n'avoient garde de prévoir que ces jours de réjouissance seroient si tôt suivis de la plus grande affliction.

La mort de Charles XII. n'avoit pas enlevé au Roi Stanislas tous les amis qu'il avoit en Suède. Son Election ranima leur zèle

pour lui, ils en donnerent des marques publiques, & firent entre autres graver une Inscription en forme de monument. Le sens étoit, que toute la Suède témoignoit sa joie de ce que le courage & la vertu de Stanislas avoient été récompensés par son Election. „ Nous avons ; disoient-ils, „ élevé cette pyramide sur le tombeau de „ l'immortel Héros le Roi Charles XII. afin „ que ses cendres puissent prendre part à „ cette Election du Roi Stanislas ; puisque „ de son vivant il a fait tous ses efforts „ pour remettre sur la tête de cet incomparable prince la Couronne qu'on lui „ avoit ravie„.

Ce n'étoit à Varsovie & à Praage que desordre & confusion. Le nouveau Régimentaire assembla en hâte l'armée de la Couronne, en fit avancer une partie vers la ville, & s'alla camper avec le reste de l'autre côté de la Vistule pour livrer bataille aux Russiens qui étoient en marche ; mais aiant sçu que leur armée étoit plus nombreuse que la sienne, il se retira du côté de Varsovie, & y chercha à exercer sa bravoure contre les Ministres étrangers. Le jour de St. Michel il fit investir par un détachement d'Infanterie & de Dragons l'hôtel du Comte de Löwenwolde, Ambassadeur de Russie, qui avoit

avoit déjà eu la précaution de se retirer chez les Franciscains. Les Polonois n'eurent pas de peine à forcer l'hôtel & à se saisir des domestiques & du bagage de l'Ambassadeur. Ensuite ils allèrent vers le soir devant le Palais du Roi, où ils comptoient d'entrer avec la même facilité; mais le Colonel Schlichting se présenta à eux à la tête de cent vingt hommes, & les repoussa avec perte. Désespérés de ce mauvais succès, ils coururent çà & là comme des furieux, pillèrent les Casernes Royales; & y ayant trouvé entre autres choses un millier de cuirasses dont le feu Roi s'étoit servi au dernier campement, ils les endossèrent & s'en firent une mascarade ridicule.

Avec ces violences si contraires au Droit des gens on perdoit un tems précieux, on manquoit les occasions dont on auroit dû profiter pour rompre les desseins d'un parti, empêcher la ruine du Roi Stanislas, & prévenir les progrès d'une guerre, dont on ne pressentoit pas tout le danger. C'étoit déjà une grande faute de n'avoir pas mieux employé tout le tems de six semaines que les Constitutions du Roïaume prescrivent pour la Diète d'Élection; il falloit du moins embarrasser le parti contraire, & lui ôter par tous les moyens possibles la liberté de

procéder à une nouvelle Election , jusqu'à ce que le terme ordinaire fût expiré. En effet, ceux qui s'étoient déjà joints à l'armée de Lithuanie , ne furent pas plutôt arrivés le 3. d'Octobre à l'autre côté de la Vistule pour éviter le grand feu, que le Général Lascy & le prince Wisniowiecki envoierent vers le midi un Trompette au Régimentaire de la Couronne. Ils lui écrivoient qu'ils ne venoient point en ennemis, mais en véritables amis de la République ; qu'ils n'avoient aucun dessein d'exercer les moindres hostilités ; qu'ils ne vouloient qu'appuyer l'Election d'un nouveau Roi & maintenir les prérogatives ; que c'étoit-là la seule chose qu'ils desiroient , & à laquelle toute la Confédération, tant de Pologne que de Lithuanie, invitoit les Sénateurs qui se trouvoient encore au-delà de la Vistule , en les assurant que leurs suffrages seroient valables, quand même ils éliroient le Roi Stanislas, ou le dernier Gentilhomme du Royaume.

Le Régimentaire devina le but & jouïa au plus fin : il ne se contenta pas de renvoyer le Trompette bien régalé, il en envoya un autre , & fit demander seulement deux jours pour réfléchir sur une affaire de cette importance, avec promesse que le matin du mercredi

mercredi suivant il feroit favoir la résolution qu'on auroit prise. Son intention étoit de laisser écouler le 6. d'Octobre, qui étoit le terme des six semaines. Les Confédérés s'en apperçurent ; ils se rendirent en diligence à Kamiona le 5. d'Octobre, protégés d'un côté par l'armée Ruslienne, & de l'autre par celle de Lithuanie, qui s'étoit mise en front vis-à-vis de Varsovie. Le même jour à trois heures après midi ils élurent unanimement Son Altesse Roïale l'Electeur de Saxe, qui fut proclamé par Stanislas-Joseph Hosius Evêque de Posnanie, & par le Général Laszy, au bruit d'une triple décharge de trente canons, des salves de la mousqueterie des troupes, & au son de toutes les cloches. L'Assemblée se rendit aussi-tôt à l'Eglise du lieu, & on entonna le *Te Deum*. Elle y courut risque de la vie : la voute du souterrain fondit tout à coup jusqu'au siége du Maréchal Poninski ; de sorte que la plupart des assistans enfoncèrent dans les tombeaux. Quelques-uns furent blessés de cette chute ; mais personne n'en mourut.

La malheureuse Pologne fut alors semblable à un champ, où deux Soleils se leveroient sur l'horison, & dont l'ardeur brûlante lui prépareroit mille orages. Le 10. du

mois l'armée des Russiens & des Lithuaniens trouva moyen de passer à moitié la Vistule, malgré la résistance du Régimentaire, qui aussi-tôt abandonna Varsovie pour se retirer à Janowitz avec six ou huit mille hommes de troupes ramassées qu'il avoit encore. Il y saccagea les palais des Evêques de Cracovie & de Pofnanie, pilla les maisons de quelques Grands, & n'eût pas même épargné l'hôtel de l'Ambassadeur Impérial, si le Nonce Paolucci ne l'avoit détourné de son dessein. Dès que le Général Lascey fut arrivé à Varsovie, il eut un soin particulier de mettre la ville en bon état de défense & de la pourvoir contre tout accident. D'un autre côté les Sénateurs confédérés se hâtèrent de faire jurer les *Pacta Conventa* aux Plénipotentiaires de Saxe; la cérémonie s'en fit le premier de Novembre avec les solennités accoutumées.

Le Roi Stanislas apprit la nouvelle de cette Election par une Lettre qu'il reçut le 9. d'Octobre. Il la lut avec beaucoup de constance, & se contenta de dire en François : „ Je plains fort le bon prince de Saxe; il „ éprouvera tôt ou tard l'infidélité de ceux „ qui l'ont élu „ Le Primat fut plus sensible à cette nouvelle. Il croioit avoir fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour main-
tenir

tenir pendant l'interregne la sûreté & la tranquillité de l'Etat, & pour lui donner promptement un Roi, qui par sa naissance avoit un droit à la Couronne; un Roi, Beau-pere d'un des plus grands Monarques de l'Europe; un Roi enfin, que Dieu a orné de toutes les vertus Roïales. Rien ne lui tenoit plus au cœur que de voir ses bonnes intentions si mal expliquées, si honteusement traversées, & le droit de sa dignité Primatiale si hardiment violé par l'attentat de l'Evêque de Posnanie. Il crut nécessaire d'instruire par un Manifeste le monde entier de la conduite qu'il avoit tenue pour le bien général de l'Etat, quoique le succès n'eût pas répondu à ses esperances.

L'Evêque de Posnanie parloit bien sur un autre ton dans ses Universaux du 21. d'Octobre. Il y exposoit les motifs de la seconde Election, & il étoit difficile de discerner de quel côté étoit le bon droit, quand même on auroit pû lire au fond des cœurs. Il est du moins certain que les princes Wisniowiecki & Lubomirski s'étoient rendus à Praage & mis en campagne dans toute autre intention que celle d'élire l'Electeur de Saxe. Ils avoient regardé cette conjoncture comme le seul moïen qu'ils eussent de parvenir à leurs fins; ils avoient espéré d'y

d'y paroître en Candidats dignes du Thrône, duquel ils ne se croioient exclus que par l'entêtement du Primat pour Stanislas. Ils furent les dupes de leur mauvaise politique, sans oser se plaindre; le Général Laïcy, qu'ils avoient appelé du fond de la Russie avec une nombreuse armée, fit alors pour Auguste III. ce que le Roi de Suède avoit fait en faveur du Roi Stanislas à sa première Election. On savoit les vûes de la Czarine pour l'Electeur de Saxe, personne n'eut le cœur d'en proposer un autre quelque envie qu'ils en eussent.

Dans ces entrefaites le Roi Stanislas ne négligeoit rien pour remédier au mauvais état de ses affaires, & pour prévenir les malheurs dont le Roïaume étoit menacé. Il publia un Décret, par lequel il invitoit ceux que la Diète d'Election lui avoit nommés pour son Conseil, à se rendre auprès de lui pour l'aider de leurs avis & de leurs secours. Comme le parti opposé employoit la violence de plus en plus, il jugea nécessaire de faire une Convocation de toute la Noblesse Polonoise par des Universaux imprimés. Ceux qui furent envoyés en cette occurrence, ont cela de remarquable, que le Roi lui-même, avant que de les publier, les examina avec beaucoup d'attention, pour

pour n'y rien mettre qui ne fût conforme à l'exacte vérité de tout ce qui s'étoit passé dans son Election ; il voulut ôter par-là aux Etats du Roïaume tout prétexte de se dispenser de leur devoir envers lui. Une Pièce bien plus forte , c'est le contre-Manifeste du Roi contre les Universaux que le rebelle Poninski , Instigateur de la Couronne, publia pour la Diète du Couronnement, en qualité de Maréchal de la Confédération du parti d'Auguste. On commence par mettre le Public en état de juger du droit & de la différence des deux Elections ; on fait voir que la Liberté Polonoïse a bien plus souffert de la seconde que de la première, bien que sur ce fondement on en dispute la validité ; on représente combien pure & légitime a été la conduite du Roi Stanislas, qui, en mettant bas sa dignité Roïale, reconnue par tous les Souverains de l'Europe, s'est présenté en personne sans armes, sans violence, sans menaces, comme simple Gentilhomme, & s'est soumis de cette façon à l'Election de ses Confreres.

Mais alors le droit ne valoit qu'autant qu'il étoit soutenu par les armes. La fidélité de ses compatriotes ne suffisoit pas à ce prince, & avec les assurances mal fondées du Primat il n'étoit guères en état d'avancer

ses affaires. Ce ne fut pourtant pas manque de liaisons formées en sa faveur. Le Gouvernement de Sendomir, déjà connu par les événemens passés, fit une Confédération particulière, & marqua beaucoup d'attachement. Le Palatin de Kiow & Pociel agirent de toutes leurs forces, l'un dans la grande Pologne, l'autre en Lithuanie; mais avec si peu de succès que leur monde les abandonnoit de plus en plus, jusque-là que des Enseignes entières passoient l'une après l'autre du côté des Confédérés. L'armée Ruslienne au contraire grossissoit de jour en jour, & pendant qu'elle marchoit dans la Prusse, les Saxons entroient dans le Gouvernement de Posnanie. La ville de Dantzic comprit alors qu'il étoit tems de penser à son salut.

Depuis que cette place, avec les autres grandes villes de Prusse, a eu secotié le rude joug des Chevaliers Teutoniques, & qu'elle s'est mise volontairement sous la protection des Rois de Pologne avec la réserve de ses droits & de ses franchises, elle a toujours eu beaucoup de part à la bonne ou à la mauvaise fortune de cette Couronne. Les trois grandes guerres sous Gustave-Adolphe, Charles-Gustave & Charles XII. lui avoient souvent causé de l'inquiétude; mais
jamais

jamais ces Rois n'avoient pû la prendre, ni la faire renoncer à la fidélité promise à ses légitimes Souverains. Sigismond III. rendit un glorieux témoignage à cette fidélité, lorsque revenant de Suède, il parla en ces termes aux Régens de cette ville: „ C'est vous, „ Messieurs, qui m'avez conservé mes „ Etats & affermi ma couronne sur ma tête. „ La jalousie a été l'unique récompense de son attachement. Les Polonois ne voient que d'un œil d'envie sa prospérité & son état florissant, parce qu'ils s'imaginent que son bonheur provient du commerce de leurs bleds; de là vient qu'elle est chagrinée dans toutes les Diètes, & qu'elle est souvent taxée à païer seule autant que des Provinces entières.

De tous les événemens les plus mémorables de cette ville, il n'y en a point de plus remarquables que les troubles auxquels elle fut deux fois exposée par deux doubles Elections, sans qu'il y allât aucunement de sa faute. L'origine fut la même; mais les circonstances en furent bien différentes. Après que Henri de Valois eut quitté secrètement la Pologne, les Etats du Roïaume s'assemblerent pour l'Election; elle fut en faveur de l'Empereur Maximilien II. que proclama, en qualité de Primat & de Viceroi du
Roïaume,

Roiàume, Jaques Uchanski Archevêque de Gnesne. L'intimation s'en fit à la ville de Dantzig, comme membre de l'Etat, selon l'usage, & elle fit les réjouissances publiques à cette occasion; mais la lenteur des Impériaux donna au parti opposé, à la tête duquel étoit le Vaivode Sborowski, le tems & la facilité d'élire Etienne Bathory, Prince de Transilvanie, qui, étant à portée de profiter de l'événement, prit possession du Trône & fut couronné à Cracovie. Cette double Election causa à la ville de Dantzig bien du trouble; l'autre lui a coûté un long & pénible siège. Dans ces tems d'interregne le Primat est regardé comme un Viceroy; ses ordonnances doivent être ponctuellement exécutées selon les Constitutions, parce qu'alors quand les choses sont dans l'ordre, ces ordonnances s'expédient avec l'agrément de toute la République. Il fallut se préparer aux événemens: on ne pouvoit pas approuver d'abord la seconde Election, puisqu'on avoit reconnu la première; la seconde ne laissa pas d'être bonne à cause du Couronnement qui la confirmoit. La ville se trouva donc forcée de recourir au nouveau Roi pour lui demander la conservation de ses privilèges & le maintien des droits de sa Province, qu'on auroit pu sans doute

doute lui contester dans la suite , parce que le Roi refusoit d'en prêter un serment particulier, & s'en tenoit à son serment général, ce que la ville de Dantzic ne jugeoit pas suffisant.

Dans l'affaire d'aujourd'hui , outre ces circonstances , il y avoit ceci de plus , que le nouveau Roi venoit en personne chercher sa sûreté dans les murs de cette ville, qu'on étoit parfaitement assuré de la bonté de son Election, & qu'en cas de changement, Dantzic avoit lieu de craindre que son commerce maritime n'en souffrît autant qu'au commencement de ce siècle. Elle eût été trop heureuse d'en être quitte pour le même prix ; mais enfin qui auroit pû prévoir ce qui arriva ? On lui promettoit toutes sortes de secours par mer & par terre, on lui faisoit espérer que la France l'appuieroit puissamment , & il étoit d'autant plus naturel de s'y attendre , qu'il n'étoit pas croiable que cette Couronne abandonnât un Prince qui lui appartenoit de si près. Au contraire, il étoit à présumer qu'elle feroit tout pour lui, & feroit beaucoup en faveur d'un peuple, dont la maxime a toujours été de risquer son salut pour conserver son légitime Souverain. Le Magistrat de Dantzic raisonnoit & pensoit de même ; mais comme
il

il étoit bien aise d'avoir une espèce d'engagement avec la France, & de savoir au juste sur quoi la ville pouvoit compter, il écrivit le 18. de Novembre à Sa Majesté Très-Chrétienne, qui lui fit la réponse suivante.

„ TRES CHERS ET BONS AMIS,

„ Nous voions avec plaisir par votre Lettre du 18. du mois dernier, aussi bien que
„ par les relations de notre Ambassadeur
„ le Marquis de Monti, toutes les marques
„ que vous donnez de votre fidélité & de
„ votre zèle pour le Roi de Pologne. Les
„ menaces que vous font ses Ennemis &
„ les nôtres, n'ont pas été capables de diminuer les sentimens qui feront passer
„ votre gloire jusque dans les siècles à venir, & qui vous rendent si chers à nos
„ yeux.

„ Plusieurs Puissances donnent déjà des
„ marques de l'intérêt qu'elles prennent à
„ votre conservation ; mais aucune ne pourra
„ porter les témoignages si loin que
„ Nous desirons le faire, puisque Nous regardons vos intérêts comme les nôtres
„ propres, & que Nous Nous proposons
„ de ne rien négliger de ce qui peut dépendre de notre puissance & bienveillance.

„ Sur

» Surce, Nous prions Dieu , Protecteur
» de l'innocence & de la fidélité, qu'il vous
» tienne, très chers & bons Amis, en sa
» sainte garde. A Versailles, le 15. Dé-
» cembre 1733.

LOUIS.

Cette gracieuse assurance, les libéralités du Marquis de Monti , & plus que tout le reste, les manières affables du Roi Stanislas, engagerent la ville à prendre la glorieuse résolution de combattre pour lui. On s'y prépara avec ardeur, & en peu de jours on se mit en telle posture, que si on avoit pû résister à l'effet des bombes & empêcher la trahison ; la reddition de la place eût coûté aux Assiégeans beaucoup plus de tems, beaucoup plus de monde & de dépense. Cependant l'Angleterre, le Dannemarc & les Provinces-Unies ne cessoient d'intercéder à la Cour de Russie en faveur de Dantzic ; mais au lieu de sacrifier quelque chose au respect de ces Puissances, la Czarine envoya des ordres très positifs au Général Lascey de faire avancer son armée. La ville de Thorn ouvrit le théâtre de la guerre en Prusse, & essuya la première attaque. Le Major Général Camperhausen avoit été char-

chargé par le Roi Stanislas de la munir d'une garnison suffisante en cas de besoin. Cet Officier n'y mit que trop de poltrons pour le malheur des habitans : ils ravagèrent eux-mêmes la ville, & l'abandonnerent trois jours avant l'arrivée du Général Lascey, qui y entra le 17. Janvier 1734. sans la moindre résistance. Il y laissa quinze cens hommes sous le commandement du Colonel Dewitz, & avec le reste de son armée, partagée en trois colonnes, il continua sa marche le long de la Vistule. Les Manifestes étoient à la mode, il en répandit un, où il déclaroit en substance qu'il n'avoit nulle autre intention que de chercher l'Ennemi de sa Souveraine; il assûroit que chacun pouvoit se tranquilliser dans son domestique; il promettoit qu'il ne seroit fait aucun tort à personne, pourvû qu'on fournît à ses troupes & à ses chevaux les provisions & le fourrage nécessaire; il avertissoit que si on ôsoit le chicaner, on n'auroit à imputer qu'à soi-même ce qui en arriveroit; enfin il donnoit un terme de quinze jours pour abandonner le parti de Stanislas & pour se ranger à celui d'Auguste: c'est-à-dire qu'il falloit obligamment changer de Maître, ou porter le dangereux titre d'ennemi qu'on donnoit à un Prince, qui n'avoit ni haine ni rancune
pour

pour la Russie. Au mois de Février le Général entra dans le territoire de Dantzic, où il réitera son Manifeste. Il y ajouta quelque chose de plus, ce fut que tous le Baillifs du parc de cette ville eussent à se rendre le 16. au Quartier général à Meslin.

D'UN autre côté les troupes de Saxe travailloient fortement en Pologne à l'avancement du Roi Auguste. Le Duc de Saxe-Weissenfels y étoit entré au mois de Novembre de l'année précédente, & avoit soumis à l'obéissance de son Roi la ville & le Palatinat de Posnanie. Le 24. Décembre le Général Diemar s'étoit rendu maître de Cracovie, sans perdre un seul homme. Le Roi & la Reine son Epouse l'y avoient suivi en traversant la Silésie, après avoir donné publiquement à Tarnowitz audience aux Députés de la République. Il fit son entrée le 14. & le 17. Leurs Majestés y furent couronnées avec les solemnités ordinaires, quoique les Palatins de Kiovie & de Lublin y eussent apporté tous les obstacles qui étoient en leur pouvoir.

JUSQUE-là on avoit eu droit à Dantzic de suivre avec toute la fidélité & toute la constance possible le parti du Roi premier Elu; mais le second, aiant été effectivement couronné, devoit être reconnu pour Roi légi-

time. Le cas n'étoit pas douteux, il est décidé par les Constitutions de l'État; de sorte que la ville se trouva fort embarrassée d'avoir chez elle un Prince, qu'elle ne pouvoit garder plus long-tems, sans mériter en quelque sorte le traitement qu'on vouloit lui faire à son sujet. On rêva, on délibéra, on jugea nécessaire de lui envoyer une députation des trois Ordres de la ville pour lui représenter les conséquences d'une guerre, & pour lui donner délicatement à entendre qu'on étoit fort en peine pour sa personne, & qu'elle seroit peut-être mieux ailleurs. Stanislas témoigna être fort sensible au soin qu'on avoit pour sa sûreté, & pria les Députés de vouloir bien en conférer avec le Marquis de Monti, à qui il avoit donné ordre de pourvoir de toutes manières à l'avantage de la ville. Ce Ministre n'en étoit point à son apprentissage: en peu de tems il avoit si bien étudié l'humeur des habitans & leur penchant pour le Roi, qu'avec ses manières polies & les grandes promesses qu'il faisoit de la part de sa Cour, il ne lui fut pas difficile de ramener les Députés à la fidélité & à la constance. On doura d'autant moins de la réalité de ses paroles, qu'on crut en avoir déjà une preuve, en ce qu'au commencement de l'année
il

il étoit venu une frégatte Françoisé avec beaucoup d'armes & d'argent, non compris un vaisseau arrivé de Suède, qui avoit débarqué cent Officiers & quantité de munitions de guerre. Il fut donc résolu de garder le Roi Stanislas à quelque prix que ce fût. On ne perdit point de tems, on fit réparer les ouvrages extérieurs, on y mit de nouvelles palissades d'une force & d'une grosseur extraordinaires, on monta sur le boulevard huit cens pièces de canon de bronze, & on enrolla quelques milliers de jeunes gens. Le Prince Czartorinski fit venir dans la ville une partie des Gardes de la Couronne, qu'il tira de Dirschau & autres endroits; de sorte que la garnison se monta bientôt à six mille hommes. De son côté, l'Ambassadeur de France ne se contenta pas de lever un nouveau Régiment de Dragons, dont il fit Officiers les jeunes Gentilshommes Suédois arrivés depuis peu; mais même pour le paiement des troupes qu'on avoit levées, il donna au nom de son Roi trente mille ducats, quinze cens fusils neufs avec quantité de balles. C'est ainsi qu'en peu de tems Dantzig qui étoit une ville de commerce, devint une place de guerre; & si on exa-

mine les dispositions que firent le Conseil & la bourgeoisie, on conviendra que leur prudence, leur vigilance, leur fidélité, leur dévouement pour le Roi Stanislas ne pouvoient guères mieux se signaler.

TANDIS qu'au dedans les vrais braves mettoient la main à l'œuvre, quelques Gentilshommes Prussiens prirent le prétexte d'embarrasser l'Ennemi au dehors : ils firent entre eux une Confédération en faveur du Roi, & publièrent des Universaux, qu'on trouva remarquables par les expressions. Ces gens d'élite qui témoignent tant de zèle, tant d'envie de combattre pour le bien public, & qui faisoient parade de l'ancien sang Polonois, étoient un ramas de Gentilshommes affamés, qui, sous le nom de Confédérés pour la Liberté, se jetoient partout aux environs & y commettoient les plus horribles excès sur leurs propres concitoyens. Leur exploit le plus héroïque, fut que trois cents d'entre eux, aiant trouvé près de Bromberg un détachement de vingt quatre Russiens avec deux chariots de bagage, en tuèrent onze après une vigoureuse défense, & menerent le reste en triomphe à Dantzic, afin que le Roi pût voir à quels guer-

guerriers il distribuoit son argent. Ce Prince ne les en estima pas davantage ; il fit donner à chacun des prisonniers un écu avec un passeport , & leur permit de se retirer où bon leur sembleroit. Les Confédérés ne s'en soucierent pas beaucoup ; aussi licentieux que leurs Chefs Meldzynski & le Comte de Schlieben, ils continuerent de deshonorer le Parti du Roi, & multiplierent tellement leurs brigandages, qu'il fut forcé de leur témoigner son indignation.

Les affaires n'étoient guères sur un meilleur pied en Pologne & en Lithuanie. Le Palatin de Kiovie n'attendit pas le moment de voir de près les troupes de Saxe , il abandonna paisiblement le voisinage de Cracovie à leur approche. Il est bien vrai que Pociel Strasznick de Lithuanie & le Castellan de Czersk environnerent les Russiens dans leurs quartiers & dans leur marche ; mais faute d'artillerie & de troupes réglées, ils ne firent rien de remarquable. Après tout, que pouvoit-on tant espérer de leurs services ? S'ils avoient du courage, ils avoient l'ame vénale ; ils ne servoient qu'aussi long - tems que les convois d'argent leur arrivoient de Dantzic.

CETTE ville n'eut bientôt plus la même facilité de communiquer avec la Pologne ;
peu

peu à peu les Russiens entourèrent ses murs, & l'obligèrent de penser à ses propres intérêts. Le danger ne fut pas un sujet de repentir, il ne servit qu'à augmenter le courage. Le 24. de Février, la Régence fit publier à son de trompe que chaque habitant, en état de porter les armes, eût à se pourvoir de vivres, de trois livres de poudre & de six livres de balle. On crut avoir assez de monde pour la défense de la place, on engagea quelques centaines de gens de bonne volonté, espèce de partisans, à chacun desquels on donna cinq écus d'engagement avec une carabine & un pistolet pour faire la petite guerre sur l'Ennemi. Une solde ordinaire les auroit tenus dans la nonchalance, on leur abandonna la maraude & le butin pour prix de leurs courses. (a) Ces arrangemens ne furent qu'une partie de ceux que la conjoncture suggéra de prendre. On mit des troupes régulières dans les ouvrages extérieurs, les tours du corps

(a) Le Comte de Munich y trouva à redire. Dans l'ouvrageant Manifeste qu'il adressa à la ville, il prétendit qu'on ne pouvoit se servir de pareille milice, sans passer les règles de la guerre & sans blesser le Droit des gens. Ignoroit il que dans les occasions de siège & de combat il est permis de tout faire au préjudice de son Ennemi? D'ailleurs, y eut-il plus de justice dans sa propre conduite, lui qui désola une ville, qui

corps de la place & les remparts furent garnis de bourgeois & de la jeunesse, sous la conduite du Major-Général Wittinghoff, en qualité de Commandant de la ville. D'autre part, le Comte Poniatowski & le jeune Prince Czartorinski, chargés du détail de tout ce qui regardoit les dehors, commandoient sous les ordres du Roi Stanislas.

Le 9. de Février fut un jour de jeûne & de prières, extraordinairement institué pour obtenir de Dieu qu'il détournât sa colère, conservât le Roi & benît la défense à laquelle on se préparoit. On avoit mis sous l'eau les chanciers & une grande partie du parc pour empêcher l'Ennemi d'approcher du bas de la ville ; cette précaution obligea le Général Laschy de gagner les hauteurs. Il choisit son quartier à Prust, village situé à un bon mille de Dantzic, d'où il fit avancer quelques Compagnies, qui furent contraintes de marcher avec beaucoup de fatigue, en prenant un grand détour sur les montagnes, jusqu'à ce qu'enfin le 20. de Février elles se posterent à Langsohr. Pen-

E 4

dant

qui ruina ses campagnes, qui brula jusqu'à la paille du lit des pauvres gens, qui enfin permit à ses Calmucks & à ses Cosaques de satisfaire par tout leur cruauté & leur avarice ?

dant cette marche, il avoit envoyé un Trompette pour demander qu'on eût à reconnoître le Roi Auguste, à faire sortir Stanislas avec tous ses Adhérans, & à recevoir quelques troupes Russiennes en garnison. La ville lui fit savoir qu'elle avoit trop de confiance en la bonté & en la justice de Sa Majesté Czarienne, pour croire qu'elle voulût l'attaquer en ennemie, pour avoir observé ses statuts, & les concordats passés entre elle & la Couronne de Pologne. Le Général, mécontent de cette réponse, alla prendre poste à St. Albrecht, s'avança de plus en plus, & coupa le ruisseau de Radaun qui fait tourner le grand moulin, l'unique qu'il y ait dans la ville. Il coupa de même le ruisseau de Tempelbourg qui fournit l'eau à plusieurs fontaines ; ce qui réduisit les habitans à se servir de moulins à bras & à se contenter de pain de gruau. De l'autre côté de la ville les Cosaques brulerent les briqueteries, & firent de l'Eglise de tous les Anges une écurie pour leurs chevaux, après en avoir enlevé les cloches, brisé l'horloge & les orgues, dont ils vendirent le fer, le cuivre & l'étain.

QUELQUE sensibles que dussent être ces premiers malheurs à un peuple accoutumé à jouir de toutes les aises de la vie, il les
sup-

supporta avec beaucoup de fermeté. Son courage étoit soutenu par deux raisons; il s'attendoit inmanquablement au secours de la France, il esperoit que ce commencement de siège n'auroit point de suite, & l'adroit Marquis de Monti prenoit de là occasion de l'assûrer que les Russiens ne vouloient qu'essâier s'ils pourroient lui faire peur. L'arrivée du Comte de Munich troubla cet agréable songe; les plus sages d'entre les habitans en augurèrent mal, & se mirent fortement dans l'esprit que la Czarine en vouloit venir avec eux aux dernières extremités. C'étoit bien la son intention; on ne tarda pas à l'apprendre, si on l'ignoroit encore.

LE 12. de Mars, Munich envoya dans la ville son Aide-de-Camp général pour exiger quela Régence lui en cédât les clefs, & les lui apportât par une Députation. Sur le refus qu'on en fit, il envoya six jours après un billet de sa main, où il marquoit qu'il donnoit tout au plus vingt-quatre heures pour reconnoître le Roi Auguste & pour remettre les clefs; faute de quoi, il menaçoit d'exterminer la ville & ses habitans. Il ne s'en tint pas à cette sommation, il y ajouta un Manifeste, rempli d'expressions très dures.

Si jamais Dantzig avoit eu quelque penchant de se soumettre à la puissance de la Russie , il est à croire que de pareilles menaces ne l'eussent point engagée à le suivre ; aussi ne firent-elles qu'aigrir un peuple qui se flattoit de ne les pas mériter. Cette expression *de poursuivre l'iniquité des peres sur leurs enfans, & sur les enfans de leurs enfans*, parut une profanation visible des termes de l'Ecriture Sainte. La menace de faire *prendre les bandits sur les remparts*, n'étoit guères mieux appliquée : le moins qu'on en puisse dire , c'est que le Feldt-Maréchal Ruslien, qui comptoit absolument de prendre la ville d'assaut ou à discrétion, se deshonorâ fort par ses bravades, en n'effectuant ni l'un ni l'autre.

Il ne pouvoit s'attendre qu'à une déclaration, proportionnée à la vivacité de ses demandes, il en reçut une qui le satisfit si peu, que dès le même jour, 18. de Mars, il fit jouer du Fort, nommé Zyanken-Schantz, une batterie sur le Hagelsberg. Le lendemain le Roi, accompagné de quelques Sénateurs & de plusieurs Cavaliers étrangers, se rendit sur cette montagne, d'où il vit le Fort des Assiégeans, & en même tems la disposition des Assiégés. Le courage qu'il témoigna en cette occasion,

renou-

renouvella la fermeté & l'affection des habitans.

Je sortirois des limites du plan que je me suis proposé, si je voulois tracer ici en détail tout ce qui s'est passé pendant ce siège. Il vaut mieux me borner aux événemens qui regardent personnellement le Roi Stanislas. Les Dantzicois occupoient un poste très fort à Ohra, village situé tout auprès de la ville. Le Feldt-Maréchal qui en connut l'importance, & combien il lui seroit nécessaire pour incommoder la place de ce côté-là, résolut de s'en emparer. Trois mille hommes devoient faire l'attaque de front, tandis que deux mille autres se mettoient en embuscade; mais les soldats de la ville, au nombre d'environ huit cens, leur résisterent avec tant de bravoure, que du jardin des Jésuites ils furent pris à dos & forcés de battre en retraite. Cette tentative leur couta quinze cens hommes, parmi lesquels se trouva le Colonel Haneman, gendre du Général Laszy. Ils en risquerent une autre sur le Haupt (a), & l'exécuterent

(a) C'étoit anciennement un Fort à l'extrémité des terres, à deux milles ou environ par-delà Dantzig. La Vistule s'y partage en deux bras, dont l'un se jette dans le Frisch Haff, l'autre, cotoiant la ville, va se déchar-

terent à bien moins de fraix. Ce poste, quoique de conséquence, étoit si peu muni de troupes, qu'au premier choc ils s'en rendirent maîtres, & couperent par-là tout passage aux convois qui auroient pû arriver du côté des terres.

Un pareil avantage de moins pour les Affligés donna aux Ennemis beaucoup de facilité de les réduire par leurs propres besoins; mais plus ils tâchoient de resserrer la ville, & plus les Grands qui étoient attachés au Roi Stanissas, s'empressoient à la secourir. Le Comte de Tarlo, Vaivode de Lublin, s'avança jusqu'à Tuchel avec dix mille Polonois & deux mille hommes de troupes réglées. Son plan étoit, ou de protéger la descente des François qu'on attendoit à tout moment, ou de se jeter dans la ville avec une partie de son monde, & d'y faire ensuite une sortie sur les Ennemis, pendant que le reste de
ce

décharger dans la mer Baltique. Le Haupt a été de tout temps un boulevard du côté des terres, comme le Weichselmunde l'est du côté de la mer. Il fut bâti par les Suédois en 1656. & causa tant de dommage à la ville, qu'en 1659. elle résolut d'en faire le siège. L'entreprise coûta des peines infinies; mais enfin ayant réussi, le Haupt fut démoli en 1666. Tel est le poste, qu'on auroit dû vendre bien cher dans les circonstances, & que les Russiens eurent à si bon marché.

ce corps les attaqueroit d'un autre côté. Comme il cherchoit l'occasion de donner le mot, il rencontra le Général Ruffien Sagreski à la tête d'environ trois mille hommes. Celui-ci envoya demander s'il venoit comme ami ou comme ennemi, & fit dire que Dantzig traitoit avec les Alliés. Tarlo, mieux instruit des affaires que des forces de Sagreski, n'osa l'attaquer. Il s'en tint à la fausse nouvelle, & exigea sous ce prétexte passage & escorte pour un Exprès qu'il vouloit envoyer au Roi Stanislas. Sagreski l'accorda avec joie, d'autant plus qu'il évitoit un mauvais pas, & que cela même lui procuroit le moyen d'en informer le Comte de Munich. On convint entre les deux partis d'une trêve de trois jours, à la faveur de laquelle, l'Aide-de Camp du Comte de Tarlo avec un Enseigne des Dragons de Freneuse se rendit au Quartier général des Russiens à Ohra, où ils remirent au Feldt-Maréchal les Lettres adressées au Roi Stanislas.

MUNICH les lut, les leur rendit, & leur donna quelques-uns de ses gens pour les accompagner jusqu'à la porte Major. Il ne laissa pas à leur disposition de revenir quand il leur plairoit, il fixa le tems du retour, & les avertit qu'au-delà ils n'auroient

ent point de passage à esperer. Pour les rendre plus soigneux , ou plutôt pour mieux les surprendre, il leur prêta sa montre qu'il détraqua exprès , & abrégéa encore le terme , qui à peine suflisoit pour faire la commission. Quelque expéditifs qu'ils fussent , ils emploierent deux heures de plus ; la faute n'étoit pas bien grande, ils se flatterent qu'on n'y regarderoit pas de si près ; cependant le Comte de Munich les fit arrêter sous ce prétexte, jusqu'à ce que Sagreski, que le Général Lascey étoit allé joindre avec deux mille Dragons , lui eût mandé que le Comte de Tarlo avoit été mis en déroute à Winchezina aux frontières de la Pomeranie. La scene étoit jouée, on renvoia les deux Officiers dans la ville pour y porter cette nouvelle.

Du côté de la Pologne , le Palatin de Kiovie voltigeoit sans cesse autour de Cracovie , sans pouvoir tromper la vigilance de sa garnison , égal en cela à Rudzinski, qui cherchoit en vain l'heureux moment de délivrer Dantzic. Pour ce qui est de la Lithuanie, Pociei y étoit si ressierré par les Généraux Russiens Ismailow & Bifzmarck, qu'il ne pouvoit ni avancer ni reculer. Il restoit encore au Roi Stanislas l'esperance de conserver la ville d'Elbing. Vers la fin
de

de Février il avoit donné ordre au Colonel Radczinski de la fortifier du mieux qu'il lui seroit possible ; mais comme cette ville, dont le territoire étoit engagé depuis long-tems au Roi de Prusse , ne se trouva pas en état de fournir à la dépense, Sa Majesté fut obligée de la faire toute entière. Elle envoya cinq cens ducats au Commandant, qui les employa à palissader le corps de la place ; de sorte que les dehors ne furent ni couverts ni garnis. Il en auroit fallu moins pour sa sûreté , si le Comte de Denhoff avoit vécu ; mais étant mort à Dantzic pendant le siège , les Russiens y marcherent le 30. de Mars , sous le commandement du Colonel Boy.

A leur arrivée , ils firent rendre au Magistrat un biller du Feldt-Maréchal , qui promettoit que si on recevoit ses troupes, elles se conduiroient avec beaucoup d'ordre & de ménagement. Une ville sans défense incline naturellement pour sa conservation, ce fut le parti que prit Elbing, dont presque toute la garnison étoit secrètement portée pour le Roi Auguste. Boy y entra le même jour avec trois cens hommes , & pria qu'on voulût bien loger hors la porte cinq cens Dragons , qui, disoit-il , devoient continuer leur marche
vers

vers la Warmie. Le lendemain on fut obligé de leur fournir des logemens comme aux autres ; & ce qui chagrina encore plus les habitans , c'est que le Colonel envoya au Camp devant Dantzic tout ce qu'il y eut de munitions dans les magazins , de canons sur le rempart , & de poudre en réserve.

CETTE dernière ville étoit tellement reïserée, qu'il n'y pouvoit rien entrer par eau ni par terre. Le desir de la délivrance n'en devenoit que plus vif , & tant s'en faut qu'après une si longue attente on désespérât d'être secouru, qu'au contraire on redoubloit sa confiance par la facilité qu'on a de croire ce que l'on souhaite. Cependant les Russiens reçurent une partie de leur grosse artillerie avec quantité de bombes. Le Résident d'Angleterre en avertit les habitans comme témoin oculaire , personne ne l'en crut sur sa parole. La chose n'étoit pourtant pas impossible quoiqu'il fût assez extraordinaire qu'on eût transporté de Dresde à Berlin deux mortiers sur des chariots faits exprès, tirés par des chevaux de poste , & qu'on avoit fait passer comme si c'eût été le bagage du Duc de Weissenfels.

Depuis quelque tems , le Comte de Munich ne fulminoit plus contre la ville; dès qu'il eut de quoi la foudroier , il chargea son Aide-de-Camp de lui écrire une Lettre pour lui déclarer son indignation. Le 30. d'Avril à huit heures du soir les bombes commencerent à éclater , & causèrent une épouvante inexprimable. Chacun abandonna comme il put , maisons, meubles & biens , & se sauva au fauxbourg de Langgarten , où les bombes ne portoient pas. Le Roi Stanislas demeura encore quelques jours dans son Palais ; mais quand on vit que la furie du feu augmentoit & que les maisons des deux côtés étoient ruinées, on le pressa d'en sortir. Il se rendit aux conseils du Marquis de Monti , passa au même fauxbourg , & se logea dans la maison du Comte de Dohna , où demouroit le Grand-Thrésorier Ossolinski.

Le Comte de Munich, qui en fut d'abord informé par ses espions,envoia ses Cosaques assaillir le Kneipab, qui est la partie la plus extérieure de ce fauxbourg. Ils en furent chassés avec perte ; & afin de leur ôter l'envie d'y revenir , on éleva à la hâte une redoute auprès de l'auberge de l'oye. Ces marques de résolution étoient mêlées de réflexion & de fraïeur. On députa au Roi

pour lui représenter les larmes aux yeux le déplorable état de la ville. Il en fut touché de compassion ; mais comme il ne pouvoit lui procurer aucun adoucissement , il consola les Députés par l'esperance du secours qu'il attendoit de France, & promit de dédommager largement les habitans de toutes leurs pertes , s'ils perséveroient dans la fidélité qu'ils lui avoient vouée. Il fallut se contenter de cette consolation, qui parloit moins de la bouche , que du cœur d'un Roi qui est la reconnoissance même, & qui alors étoit aussi à plaindre que ceux , dont il partageoit les peines & les risques.

Sur ces entrefaites le Comte de Munich eut avis que l'armée Saxonne étoit en marche sous les ordres de Jean-Adolphe Prince de Weissenfels. Il eût été bien aisé de ne partager avec personne l'honneur du commandement & celui de la réduction de Dantzic ; c'est pourquoi il prit le parti de risquer un assaut au Hagelsberg à quelque prix que ce fût. Le 9. de Mai il régala les principaux & les plus braves Officiers de son armée, & fit tirer au dessert une espèce de lotterie , dont les billets contenoient l'ordre, que le hazard beaucoup plus que le Général marquoit à chacun. Après le repas , ils se retirèrent tous à leurs postes, &

& pendant que les mortiers jouïoient sans relâche, ils se rassemblèrent au lieu prescrit, d'où tout le corps, composé de six mille hommes, s'avança vers les dix heures du soir & donna l'assaut au Kessel, non loin de la tour Major. Aussi-tôt on entendit sonner le toclin, & les tambours battre l'alarme dans toutes les rues.

Les bourgeois prirent les armes & coururent à la place où étoit le rendez-vous, sans savoir de quoi il étoit question. Il n'y en eut pas un qui n'affectât une contenance de héros; mais quand ils eurent appris que les Russiens attaquoient le Hagelsberg, les symptômes ordinaires à la fraïeur trahirent le courage. Les pleurs des femmes, les cris des enfans, les lamentations des malades & des vieillards augmentèrent l'accablement. On les voioit par bandes courir çà & là, implorant l'aide du Ciel par des cantiques & des prières. Le Roi lui-même en fut attendri, il se mit à genoux, pria Dieu de détourner le danger & d'assister ceux qui combattoient au Hagelsberg. La manière dont on s'y défendoit, sembloit promettre une heureuse fin: la prudence y étoit alliée avec l'ardeur, & le Général Steinflicht y conduisoit la jeunesse

Suédoise avec toute la sagesse & tout le ménagement possibles.

L'attaque dura cinq heures, & fut si meurtrière, que les Officiers les plus expérimentés assurèrent qu'ils n'avoient jamais vû d'assaut pareil à celui-là. Le jour qui survint le fit cesser, & montra un spectacle bien digne de pitié & d'horreur. Tout le chemin, depuis le Kessel jusqu'au Zyanken-berg, étoit jonché de cadavres, sans compter les blessés, qui jetoient des cris lamentables que leur arrachoit la douleur de leurs blessures. On en avoit déjà enlevé quelques centaines avant le jour, le lendemain on en enterra plus de neuf cens assez près du lieu de l'attaque.

Nous ne saurions donner un détail plus fidèle de la perte des Russiens, qu'en nous rapportant à l'aveu qu'ils en firent eux-mêmes. Ils fixèrent le nombre des morts à quatre mille quarante-huit, parmi lesquels se trouverent beaucoup d'Officiers du premier rang. Pour ce qui est des blessés, ils nous en ont laissé le dénombrement à faire. Il est certain que leur nombre passoit les trois mille, eu égard à la quantité qu'ils en transportèrent en différens endroits : ils en envoierent une partie à Elbing, une autre à Marienburg, une autre à Dirschau, & dont

dont plusieurs moururent en chemin, outre ceux qui étoient déjà morts au camp. Du côté des Affligés, il n'y eut que quarante à cinquante hommes de tués, & environ quatre-vingt de blessés.

Il est aisé de s'imaginer la joie que causa dans la ville une victoire si mémorable. Le premier soin fut d'en remercier Dieu, dont la main avoit visiblement combattu en faveur des habitans. Le Roi marqua sa reconnaissance par de grandes aumônes, & par des largesses qu'il fit aux soldats pour les encourager de plus en plus à bien faire leur devoir. A son exemple les Grands ouvrirent leurs bourses, & au lieu de ces cris lugubres qu'on avoit poussés la veille, on n'entendit retentir par-tout que *Vive Stanislas*. Il n'en étoit pas de même dans le camp ennemi, il y regnoit un morne chagrin, & on y appréhendoit si fort une vigoureuse sortie, qu'on se dispoit déjà à une promptre retraite.

L'entreprise risquée à propos, eût été un coup de partie pour les habitans, du moins ils se fussent tirés pour quelque tems de la presse; mais malheureusement pour eux, ils étoient aussi mal informés de ce qui se passoit au camp des Russiens, que ceux-ci étoient parfaitement instruits de ce qu'on

faisoit dans la ville. L'Ennemi profita d'une inaction à laquelle il ne s'étoit pas attendu ; le troisième jour il recommença à faire pleuvoir une quantité effroyable de bombes, de boulets & de pierres. Cette nouvelle affliction fut fort adoucie le 13. de Mai, par la joie que causerent quelques vaisseaux qui arriverent à l'embouchure de la Vistule avec quinze cens François. Ils ne s'y arrêterent pas long-tems ; dès qu'ils eurent appris la fausse nouvelle qu'on débitoit de la mort du Roi Stanislas, ils leverent l'ancre & remirent à la voile.

Ce fut alors que les trois Ordres de la ville prirent la résolution de faire demander au Feldt-Maréchal une suspension d'armes pour deux fois vingt-quatre heures. Munich, qui pouvoit lui-même en avoir besoin, fit le difficile, & ne l'accorda que comme un service qu'on ne pouvoit assez reconnoître. Deux Commissaires Prussiens, sçavoir Mr. de Grumkow Chancelier, & Mr. de Brand Conseiller privé, se servirent de cette occasion pour entrer dans la ville. Ils y eurent chacun une audience particulière du Roi Stanislas, & lui firent, à ce qu'on dit, quelques propositions de paix, en s'offrant pour médiateurs. La plus grande difficulté, fut qu'ils ne purent produire-

duire aucun plein pouvoir de leur Roi ; de sorte qu'on eut bien de la peine à entrer en pourparler avec des gens qui n'avoient ni qualité convenable , ni l'esprit exempt de partialité. Sur ces entrefaites on entendit du côté de l'embouchure de la Vistule quelques coups de canon , qu'on prit pour le signal de l'arrivée du secours. Il n'en fallut pas davantage pour rompre des conférences mal entamées , on renvoia les Commissaires, & à leur retour au camp, le bombardement recommença avec plus de vigueur que jamais.

On ne s'étoit pas trompé au signal , il venoit effectivement d'arriver quelques vaisseaux François avec deux mille deux cens hommes qu'amenoit le Brigadier de la Motte, sous le commandement du Comte de Plelo , Envoié de Sa Majesté Très-Chrétienne à la Cour de Dannemarc. Mais que pouvoit faire un si petit nombre contre une multitude d'Ennemis ? La bravoure & l'intrépidité sont de toutes les occasions , elles ne sont de tous les succès qu'autant qu'elles ont des forces. Il y parut bien à l'égard de ces troupes : a peine furent-elles débarquées , qu'elles marcherent le 27. de Mai , & fondirent sur les Russiens qui étoient dans le voisinage.

Toute leur valeur ne put suppléer à leur foiblesse ; on leur prit , on leur tua quantité de monde , & le Comte de Plelo même y laissa la vie.

La levée du siège dépendoit de secours plus considérables , ces petits essais servoient bien moins à la faciliter , qu'à donner aux Ennemis le tems & l'idée de la rendre impossible. Il y avoit déjà deux jours que le Duc de Weissenfels étoit arrivé au camp avec dix mille hommes des troupes de Saxe , & pour surcroît de malheur , la grande flotte Russe , commandée par le Vice-Amiral Gordon , paroissoit à la vûe de Dantzig. Les habitans la prirent d'abord pour celle de France ; mais l'erreur ne dura que jusqu'au 12. de Juin , & fut suivie d'une consternation aussi grande , que la joie avoit été extrême. La veille du même jour une arme aiant pris feu , on ne fait comment , la balle perça le plancher de l'appartement ordinaire du Roi Stanislas , qui ne faisoit que d'en sortir. Un autre événement remarquable , est que peu après que ce Prince se fut retiré au Langgarten , il tomba une bombe sur l'appartement qu'il avoit occupé , & qui heureusement se trouvoit vuide.

La flotte Russe consistoit en vingt-sept

sept vaisseaux de rang, dont l'amiral, qu'on nommoit Pierre I. portoit cent pièces de canon. Assiégée par terre, prête de l'être par mer, Dantzic n'eut plus qu'à choisir entre ses malheurs. Les premiers efforts des Saxons tombèrent sur le Wechsfelmunde. Faute de munitions de bouche, les François furent obligés de se rendre, & le 23. de Juin le Baron de Stackelberg avec ses cinquante Suédois obtint, comme les autres, la permission de se retirer (a). Le Capitaine Parzer qui y commandoit, ne tint pas long-tems; il capitula le lendemain, & remit à l'Ennemi cette importante forteresse, pourvue de vivres & de munitions pour plusieurs années.

Cette perte détermina le choix des habitans; ils sentirent qu'il étoit tems de se desabuser des vaines promesses du Marquis de Monti, & de songer sérieusement à faire une capitulation raisonnable. On sollicita auprès du Comte de Munich & le Duc de

F s Weis-

(a) On usa de supercherie envers les trois Régimens François. Au lieu de les transporter dans quelque port de la mer Baltique, conformément à la capitulation, on les mena droit à Kronschlott. Ce fut bien moins par droit de représailles pour les vaisseaux qu'on avoit pris aux Russiens, que pour ôter à ces troupes l'occasion de causer quelque nouvel embar-

Weiffenfels une suspension d'armes pour huit jours ; quelque bonne envie qu'on eût de profiter de ce repit, il ne fut pas possible de l'obtenir. On avoit aussi député au Roi Stanislas pour lui représenter l'impossibilité où l'on étoit de résister plus long-tems, & pour lui exposer les motifs indispensables qui contraignoient la ville à prendre congé de lui. Ce Prince avoit le cœur trop bon pour s'offenser de la représentation : au contraire il remercia affectueusement les Députés de la fidélité qu'ils lui avoient témoignée jusqu'alors, & les pria d'assurer leurs concitoyens qu'à l'égard des dommages qu'ils avoient soufferts à son occasion, il auroit soin de les en récompenser en tems & lieu ; il ajouta qu'il n'oublieroit jamais leur attachement pour sa personne.

Enfin, le 27. on permit à la ville d'envoyer au Quartier général à Ohra des personnes pour traiter. On leur fit entendre qu'avant tout il falloit commencer par convenir qu'on livreroit Stanislas & ses Adhérens, que cette clause devoit être la base de la négociation, & que sans cela il étoit inutile d'entrer en conférence. Les Députés promirent d'en faire leur rapport, & on leur accorda une suspension d'armes de trois jours

jours pour délibérer. Elle fut rompue, sur ce que le 28. on apprit au camp que le Roi avoit déjà quitté la ville. Cette nouvelle étonna d'autant plus, que l'entreprise tenoit moins du courage que de la témérité, vû que la place étant investie de toutes parts, il paroissoit impossible d'éviter ou la mort, ou la prison; mais la Providence qui veilloit sur ce Prince, fut son guide, & le conduisit heureusement au travers de ses Ennemis.

Le plaisir secret, que s'étoit fait le Comte de Munich de se rendre maître de la ville & de la personne de Sa Majesté, ne servit qu'à augmenter son chagrin, quand il apprit positivement son évafion par une Lettre que la Régence écrivit au Duc de Weiffenfels. Le premier feu de sa colère tomba sur le Capitaine Silinsky, qui l'étoit venu trouver de la part du Général Wittinghoff. Il le fit arrêter sur le champ, & ordonna de tout préparer pour détruire la ville à force de bombes & de carcasses. A tout hazard, il envoya quelques centaines de Cosaques battre l'estrade de tous côtés, avec ordre de saisir & d'amener au camp tout ce qu'ils trouveroient dans les chemins; mais le Roi étoit déjà hors de la portée de leurs recherches; & afin que les

amis

amis qu'il venoit de quitter à Dantzic , n'eussent aucune pensée desavantageuse au sujet de sa retraite , il laissa trois Lettres écrites de sa propre main. L'une, adressée au Conseil de la ville , étoit conçue en ces termes.

TRES CHERS AMIS,

„La parfaite & sincère amitié avec laquelle
„vous avez embrassé mes intérêts , & le
„constant attachement que vous m'avez témoigné
„en toute occasion , m'ont retenu
„chez vous jusqu'à présent. Aujourd'hui,
„que je ne puis plus vous posséder , &
„que vous ne pouvez plus selon vos desirs
„m'en continuer les marques , à cause de
„l'extrême bonheur de mes Ennemis & des
„vôtres , je suis obligé de prendre le douloureux
„parti de me séparer de vous.
„Dieu fait ce qui se passe dans mon cœur en
„ce triste moment ; cependant il me faut
„soumettre à ma destinée , & je répondrois
„mal à votre affection , si après tout ce que
„vous avez fait pour moi , je souffrois
„que vous fussiez plus long-tems exposés
„aux persécutions & aux rigueurs des Ennemis
„qui sont à vos portes. Non , les
„immortelles preuves de votre constante
„fidé-

„fidélité pour moi , desquelles je ne puis
 „douter , & que vous avez données mal-
 „gre la violence des Ennemis , sans passer
 „sous silence la contrainte qu'on vous a fai-
 „te , méritent sans doute un autre remerci-
 „ment. Je reconnois même que je dois
 „vous marquer plus par les effets que par
 „les paroles , la reconnoissance que j'ai pour
 „vous & pour votre chere ville ; recon-
 „noissance que je conserverai toute ma vie.
 „Portez - vous bien , & servez - vous , pour
 „le rétablissement de votre repos & de
 „votre sûreté , de tous les moïens que le
 „tems & les circonstances laissent en votre
 „pouvoir. Que Dieu répare abondam-
 „ment par ses benedictions les maux que
 „vous avez soufferts ! La plus grande con-
 „solation que je puisse avoir dans mes
 „déplorables jours , sera d'apprendre que
 „vous soiez heureux. Au reste , quelque
 „soit le triomphe de nos Ennemis , il ne
 „sauroit m'empêcher de vivre & de mourir.

Le 27. Juin 1734.

Votre affectionné Roi
 STANISLAS.

La seconde Lettre étoit adressée : A ma
bonne ville de Dantzic.

CHERS

CHERS AMIS,

„Je pars au moment que je ne puis plus
 „vous posséder , étant resté par l'attrait de
 „votre fidélité sans exemple. J'emporte
 „avec moi la douleur de vos souffrances &
 „la reconnoissance que je vous dois, & dont
 „je m'acquitterai en tout tems par tout
 „ce qui pourra vous en convaincre. Je vous
 „souhaite tout le bonheur que vous méri-
 „tez , qui soulagera le chagrin que j'ai de
 „m'arracher de vos bras. Je suis toujours
 „& par-tout,

Votre affectionné Roi
 STANISLAS.

La troisième Lettre étoit adressée au Primat, & à tous les Grands de Pologne qui lui étoient attachés.

„La douleur de me séparer de vous , mes
 „chers & véritables Amis, parle assez pour
 „vous faire comprendre tout ce que je res-
 „sens dans ce cruel moment. La résolu-
 „tion forcée que je prens, n'est fondée que
 „sur l'inutilité de mon sacrifice , comme
 „vous l'avez jugé vous-mêmes. Je vous
 „embrasse tous , en commençant par Mr.
 „le Primat, du fond de mon cœur. Je vous
 „conjure par vous-mêmes , & par consé-
 „quent de ce que j'ai de plus cher , de
 „vous

„vous unir plus que jamais pour soutenir
 „autant qu'il se peut les intérêts de la chere
 „Patrie, qui a tout son appui dans vos
 „cheres personnes. Les larmes qui effa-
 „cent mon écriture, m'obligent de finir:
 „vous pourriez mieux lire ce qui est gravé
 „dans le fond de mon cœur, si vous le
 „voyez. Je vous embrasse & suis de cœur
 „& d'ame,

Votre affectionné Roi
 STANISLAS.

Le Feldt-Maréchal étoit toujours persuadé que la ville avoit favorisé l'évasion du Roi; plein de cette idée, il fit de nouveau jeter des bombes dès le matin du 29. Cela donna lieu à la Régence de lui écrire une seconde Lettre, où, après lui avoir réitéré sa soumission au Roi Auguste, elle l'assûroit qu'elle n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette retraite, avant que le Marquis de Monti la lui eût annoncée le lendemain à quatre heures après midi. Pour d'autant mieux se justifier de la connivence qu'on lui attribuoit, elle prit un Certificat de ce Ministre, qui le lui donna en ces termes.

„Je déclare en honneur & en conscience
 „que les Seigneurs Polonois & Messieurs
 „du

„du Magistrat & Ordres de la ville de Dantz-
„zig, & pas le moindre bourgeois, n'ont
„eu aucune part ni connoissance de la re-
„traire du Roi de Pologne. A Dantz-
„le 29. Juin 1734.

MONTI, *Ambassadeur de France.*

La Lettre & le Certificat ne produisirent aucun effet. Munich vouloit une relation détaillée de tout ce qui s'étoit passé à cette occasion, afin d'en tirer des éclaircissements qui pussent lui apprendre le lieu où étoit le Roi Stanislas. Il fit continuer le bombardement, jusqu'à ce que la ville aiant de nouveau protesté de son innocence, il lui accorda enfin la suspension d'armes qu'elle souhaitoit. Le Feldt-Maréchal proposa aux Députés des articles très difficiles, dont le V. & le VII. méritoient beaucoup d'attention. L'un portoit que la ville païeroit un million de Risdalers, au cas qu'elle ne pût trouver Stanislas; l'autre, qu'elle livreroit le Marquis de Monti, le Primat, & les autres Partisans de ce Prince. Dès la veille, Towianski Chambellan de la Couronne, accompagné du Syndic Albrecht Rosenberg & du Colonel de Bardeleben, s'étoit rendu au camp, & y avoit remis aux deux Généraux cet acte de sou-

soumission , signé par quelques Grands de Pologne.

„D'autant que par la permission de la di-
 „vine Providence , par les circonstances pré-
 „sentes & par les événemens que nous
 „voions arriver , il paroît avec évidence que
 „la volonté du Tout-Puissant est que le très
 „Illustre Electeur de Saxe regne en Polo-
 „gne , Nous soussignés , en considération
 „des présentes conjonctures , reconnoissons
 „& admettons le susdit très Illustre Ele-
 „cteur de Saxe pour notre Roi & Seigneur,
 „dans la juste persuasion qu'il maintien-
 „dra & conservera inviolablement les Droits,
 „Libertés & Privilèges qui nous ont été
 „donnés par tous ses Prédécesseurs , nos
 „Rois & Seigneurs. En foi de quoi, nous
 „avons signé la présente. Fait à Dantzic
 „le 29. Juin 1734.

Le Comte de Munich prétendoit abso-
 lument qu'on lui livrât comme prisonniers,
 le Primat & le Marquis de Monti. Le ca-
 ractère de ce dernier devoit naturellement
 l'excepter de la prétention ; mais combien
 respectables pouvoient être ses préroga-
 tives à des gens , qui étoient au désespoir
 de n'avoir pû mettre les mains sur la per-
 sonne sacrée du Beau-pere du Roi son
 Maître ? Le Ministre eut recours à sa pru-

dence , il écrivit deux Lettres au Général , qui ne daigna pas lui faire réponse. A la fin , voiant qu'il seroit forcé d'obéir , il s'y résolut de bonne grace ; & autant pour ménager la fortune de la ville , que pour éviter de subir les voies de fait , il se remit volontairement au pouvoir des Russiens. A son arrivée au camp , on lui donna une nombreuse escorte , & comme prisonnier de guerre , il fut conduit à Prust , de là à Elbing , & ensuite à Thorn.

Le Primat ne fit sa visite que le 1. de Juillet. On lui présenta l'acte de soumission , il refusa de le signer , & ne fut pas mieux traité que l'Ambassadeur de France. On le mena d'abord à Dirschau , d'où on l'envoia tenir compagnie au Marquis de Monti à Elbing , & puis à Thorn. Ce n'est pas qu'ils eussent la consolation de se voir , au contraire le premier étoit si étroitement gardé à Elbing , qu'on ne lui permettoit pas même d'entendre publiquement la Messe.

La capitulation de Dantzic fut enfin conclue le 9. de Juillet , & consiste en vingt- & - un articles qui sont entre les mains de tout le monde. Le 11. la ville rendit ses soumissions au Roi Auguste en la personne du Comte de Munich & du Duc de Weissen-

senfels , & en fit une cérémonie solemnelle dans l'Eglise paroissiale. On ordonna les réjouissances accoutumées ; mais peu d'habitans voulurent y prendre part, soit à cause du regret des biens qu'ils avoient perdus , soit parce que leur affection pour le Roi Stanislas n'étoit pas encore refroidie. Auguste s'étoit mis en chemin pour venir recevoir lui-même des ôtages de leur fidélité. Etant arrivé le 19. à Oliva, les Grands de Pologne allèrent lui prêter foi & hommage , & furent admis à lui baiser la main. Les Députés de Dantzic obtinrent la même grace, après la soumission publique que fit le Syndic Rosenberg.

Entre ce grand nombre d'évenemens dont est semée la vie du Roi Stanislas , le dernier est sans contredit le plus dangereux & le plus digne d'être remarqué. Si quelqu'un étoit capable de nier la Providence divine, ce seul exemple suffiroit pour le faire revenir de son erreur. Ses Ennemis même les plus déclarés avouèrent qu'il y eut quelque chose de plus que le secours humain , & en conclurent qu'une scène si surprenante ne seroit pas la dernière du spectacle de sa vie. Cependant les Russiens s'emparoiént de tout ce que ce Prince avoit

laissé à Dantzic ; à mesure qu'ils en détéroient une partie , un de leurs Officiers la vendoit publiquement à l'encan dans l'auberge de Königsberg au fauxbourg de Langgarten.

Son Valet-de-chambre & quelques autres Domestiques furent mis en prison, & on n'épargna rien pour apprendre d'eux la manière dont leur Maître s'étoit évadé. On interrogea sur le même article le Capitaine Becks , Officier de la ville , on en fit autant de tous ceux qui avoient eu la garde ce jour-là ; mais l'examen n'aboutit à rien d'autre qu'à renvoyer les prisonniers avec leur secret. La vérité est , que le 27. de Juin le Roi se rendit chez le Marquis de Monti ; qu'il s'y travestit en paysan ; qu'à dix heures du soir , accompagné du Général Steinflicht , il prit le chemin du rempart ; qu'il y passa le fossé sur deux nacelles qu'un Officier lui tenoit toutes prêtes , & qu'après une marche de six jours , où il courut risque de perdre la liberté ou la vie , il arriva à Marienwerder le soir du 3. Juillet. Cette ville , autrefois la résidence de l'Evêque de Poméranie , & qui actuellement appartenoit au Roi de Prusse , fut le terme de ses inquiétudes. Il y reposa la nuit , & dit le matin

au Général Steinflicht , son fidèle compa-
gnon de voïage , que depuis trois mois il
n'avoit dormi si tranquillement.

Cette place lui étoit bonne pour un azy-
le , elle ne lui convenoit pas pour sa resi-
dence. Il dépêcha un Courier à Konigs-
berg , & notifia à la Régence de cette ville
son arrivée dans le Roïaume. Il en reçut
une reponse très satisfaisante , partit sur
le champ , & y étant arrivé *incognito* le 10.
du même mois , il fut conduit à l'apparte-
ment Roïal du Château , où il logea. Le
soin qu'il prit de se soustraire aux yeux
du Public, donna lieu à une infinité de con-
jectures. Les uns assûroient qu'il étoit
mort , d'autres prétendoient qu'il étoit allé
en Lithuanie rassembler une armée pour
venir fondre sur son Ennemi. La plupart
croioient qu'ayant remonté la Vistule , &
s'étant fait mettre à terre à Hela , presqu'-
isle appartenante à la ville de Dantzic , ou
en quelque autre lieu des environs , il
avoit pris la route de France. Il y en eut
qui attestèrent l'avoir vû passer à Stetin ,
d'autres à Lubeck , d'autres à la Haye, tant
il est vrai que l'esprit humain ajoute aisé-
ment foi à ses imaginations , pour peu
qu'il n'y ait point d'impossibilité apparente,

& qu'elles puissent s'accorder avec les vûes de l'un ou de l'autre Parti.

Pendant qu'on raisonnoit ainsi sur l'état présent du Roi Stanislas , il avoit tout le loisir à Königsberg de penser à celui où il s'étoit trouvé depuis sa seconde Election. Il en parcourut les circonstances avec d'autant moins d'obstacle , qu'il n'étoit plus distrait par le fracas des bombes , par le sifflement des boulets , par le tocsin des cloches , par les cris des femmes & des enfans qu'effraïoit le danger de leurs maris ou de leurs parens. Il ne reconnut que trop les efforts que le Primat avoit faits en sa faveur , avec plus de bonne volonté que de prudence. Il se rappella la tendresse de la Reine sa fille, l'affection du Roi son gendre , & fut convaincu qu'il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eût reçu les secours promis , en quoi il se trompa d'autant moins , qu'il est sûr que l'Angleterre , sous prétexte de maintenir la liberté du commerce de la mer Baltique , ne laissa passer que quelques vaisseaux de la flotte qui étoit à Brest , prête à faire voile pour Dantzic. Il comprit qu'en tout cela il n'étoit rien arrivé que par les ordres de la Providence , qui , peut-être , après avoir mis sa patience à l'épreuve , lui rendroit avec moins de danger

ce

ce qu'il avoit à prétendre , ou du moins l'équivalent de ce qu'on lui avoit pris. Il esperoit beaucoup de l'heureux succès de la guerre entreprise à son occasion , & ne doutoit pas qu'au pis aller on ne lui fit un établissement considérable aux dépens d'une Puissance , qui païoit par les Etats l'accomplissement de ses souhaits en Pologne. En effet , la France & ses Alliés avoient remporté de grands avantages , tant en Allemagne , où ils s'étoient rendus maîtres de Kehl , de Philipsbourg & de Traerbach , qu'en Italie , où il ne restoit plus que Mantoue à l'Empereur.

Tel étoit à peu près l'entretien secret du Roi Stanislas , lorsque plusieurs Grands vinrent le trouver l'un après l'autre pour l'assurer de leur fidélité & de leur attachement. Les principaux d'entre eux étoient les Vaivodes de Belcz & de Minsk , le Grand- & le Petit-Thrésorier de Lithuanie Solohub & Pociei , les Evêques de Wilna & de Smolensko , les Starostes de Mereck & de Bialacerkiew , sans parler de quantité d'autres qui arrivoient successivement , & qui n'apportoient pas moins d'utilité à la ville , que d'éclat à la Cour de ce Prince. On lui donna pour sa garde ordinaire une Compagnie de Grenadiers , on lui rendit

tous les honneurs imaginables , & en peu de tems sa fuite devint si nombreuse & si magnifique , qu'on étoit disposé à croire que ses affaires en Pologne n'alloient pas si mal que le Parti Saxon le vouloit persuader.

Cet extérieur n'étoit point un prétexte imaginé par le Roi pour en cacher sa véritable situation , il en instruisit lui-même tout l'univers , & fit connoître à ses Compatriotes que ses malheurs à Dantzic n'avoient rien diminué de son courage. Le 23. d'Août , après avoir tenu conseil , il fit publier des Universaux , qui réveillèrent le zèle de ses anciens partisans , & en inspirèrent à beaucoup de Gentilshommes qui n'en avoient jamais eu pour lui. Du nombre des premiers furent le Vaivode Potocki , le Régimentaire de Lithuanie Pociel , les Castellans Soltyck , Rudezinski , & particulièrement le Comte de Tarlo , à qui Stanislas écrivit de sa propre main la Lettre suivante.

„ Nous sommes obligés par les présentes conjonctures de chercher repos & secours dans votre digne personne & dans les légitimes troupes qui sont sous votre commandement. Le Lieutenant-Colonel Gottling , qui nous est attaché avec
„ une

„une fidélité singulière , & qui vous remet-
 „tra la présente , vous informera de la ma-
 „nière dont notre intention est de conduire
 „cette affaire pour en obtenir le succès que
 „Nous desirons. Nous vous conjurons
 „de vous y comporter selon les instructions
 „qu'il vous communiquera de bouche.
 „En attendant , vous en ferez part à tous
 „les Palatinats avec votre discrétion qui
 „Nous est connue , afin qu'il ne leur arri-
 „ve point de s'ennuier par trop d'impaticn-
 „ce de Nous voir. Nous nous rendrons au-
 „près d'eux aussitôt qu'il sera possible , &
 „après que Nous nous serons entretenus
 „avec vous. Nous vous embrassons amia-
 „blement , & sommes.

Votre affectionné Roi
 STANISLAS.

La pensée du Roi étoit bonne, on l'exé-
 cuta mal. Ce ne fut pas la faute du Comte
 de Tarlo , il fit de son mieux , il tenta une
 diversion en harcelant les Russiens & les
 Saxons de côté & d'autre. Mais outre qu'il
 étoit fort inférieur en nombre , il ne
 commandoit qu'un amas de Polonois , la
 plupart Cavalerie , gens nés sans cœur &
 mal disciplinés , qui ne pouvoient , ni ne
 vouloient soutenir le feu des Ennemis ;

de sorte que par-tout il se trouva le plus foible.

Le Vaivode Potocki, celui de Volhinie, & le Staroste Jazielski - Tarlo se donnerent bien du mouvement en Podolie & en Volhinie pour unir leurs troupes à vingt mille Tartares qu'on leur avoit promis. Le dessein fut éventé ; le Prince de Hesse-Hombourg sortit incontinent de l'Ukraine avec un corps de Russiens, & rendit la jonction si difficile, qu'il obligea le Palatin de Kiovie de chercher fortune ailleurs. Le Général Pociei ne fit pas la sienne en Lithuanie. Il y avoit à ses ordres quatre mille hommes avec lesquels il inquiétoit souvent les Ennemis de son Roi ; mais comme il étoit en marche pour s'approcher de Brest, il eut le malheur de rencontrer le Général Ruslien Ismailow, qui diminua fort sa petite armée & la mit en déroute. Ajoutons à ces fâcheuses expéditions une particularité qui affoiblit beaucoup le Parti. Dans la grande Pologne les Palatinats de Posnanie & de Kalisch firent le 23. d'Août une Confédération à Broda en faveur du Roi Auguste. L'exemple fut suivi : quelques-uns se soumirent de plein gré, quelques autres par la peur qu'ils avoient des forces Russiennes.

Le

Le Primat , à qui son arrêt devenoit un véritable supplice , n'ignoroit rien de tous ces événemens. Il en conclut avec beaucoup de raison , que le rétablissement des affaires du Roi Stanislas étoit encore fort éloigné , supposé qu'il ne fût pas impossible. Il plia enfin , & écrivit à l'Impératrice de Russie une Lettre fort soumise , en date du 3, d'Août.

„ La triste situation de mes affaires , & le
 „ pénible arrêt auquel je me vois me-
 „ ner par une nombreuse garnison d'un
 „ endroit à l'autre , me fait connoître que
 „ je suis tombé en disgrâce de Votre Majesté
 „ Impériale , quoique je n'aie rien fait , ni
 „ rien dit sinon ce que la conscience de-
 „ mande & les Loix de ma Patrie exigent.
 „ Mon Archevêché , tous mes domaines &
 „ villages , mes meubles , mis en dépôt
 „ dans des lieux sacrés , qu'on m'a enlevés ,
 „ sont entièrement ruinés. Cependant tout
 „ cela ne m'inquiète pas tant que de m'être
 „ attiré les disgrâces & l'indignation de Vo-
 „ tre Majesté Impériale. Me voyant donc
 „ privé & éloigné du bonheur auquel j'aspi-
 „ rois d'être honoré de la gracieuse protec-
 „ tion de Votre Majesté , & étant exposé
 „ en qualité de Prélat & de Primat à la risée
 „ de tout le monde , je prie instamment
 „ Votre

„Votre Majesté de vouloir bien m'accorder,
„par le noble instinct de son cœur généreux,
„sa clémence & bonté, vû que les plus
„grands Princes & Princesses ne peuvent
„mieux s'égalér au Tout-Puissant, que par
„des marques éclatantes de grace & de mi-
„séricorde. Votre Majesté pourra s'assurer
„par-là d'être comblée de Dieu de ses plus
„précieuses bénédictions ; elle ajoutera be-
„aucoup à la grandeur de ses loüanges ré-
„pandues dans tout l'Univers, & me fera
„passer le reste de mes jours en sûreté & en
„repos, d'autant plus que je suis abattu de
„tristesse & déjà sur le bord de ma fosse,
„afin que je puisse supplier le Tout-Puissant
„de benir les glorieux desseins de Votre
„Majesté, & de la conserver en prospérité
„avec tout le contentement imaginable.
„J'ose assurer Votre Majesté qu'au cas que
„je doive atteindre encore le terme de quel-
„ques années, je sacrifierai ce tems-là à une
„parfaite soumission à ses ordres, & m'y
„conformerai de tout mon possible. Main-
„tenant je prie très respectueusement Votre
„Majesté qu'elle daigne me faire la grace
„de me laisser finir ma vie en liberté, quand
„ce seroit en pauvrete. Je suis &c.

Quel changement de style en si peu de
tems ! Ce Prelat, qui un an auparavant
vers

vers la même saison pouvoit en qualité de Viceroi commander aux Ministres de Russie, se voioit alors réduit à implorer la grace & la pitié de leur Souveraine, dont même il ne put l'obtenir, quoiqu'il lui adressât encore deux autres Lettres. La ville de Dantzig fut beaucoup plus heureuse; car le Chef de ses Députés aiant paru devant le Trône de Sa Majesté Czarienne le 20. d'Octobre, & l'aiant assurée par un discours fort éloquent de la soumission de ses concitoyens, il en fut reçu d'une manière qui surpassa son attente. Il est vrai que les Députés ne purent réussir dans la demande qu'ils firent pour être déchargés de la prétention d'un million d'écus qu'on exigeoit à cause de la retraite du Roi Stanislas; mais aussi on ne les renvoia pas tout-à fait sans consolation.

Pendant tout ce tems-là, le Roi de Pologne reçut de France des sommes considérables, qui lui servirent à mettre sa Cour sur un pied brillant & conforme à sa dignité. Ces remises furent accompagnées d'une Lettre que Sa Majesté Très-Chrétienne lui écrivit de sa propre main.

„Je vois avec beaucoup de satisfaction
 „dans votre Lettre du 17. Septembre de
 „nouvelles preuves de votre confiance en

„moi.

„moi. Je ne puis mieux vous la marquer,
„qu'en vous assurant de nouveau que je ne
„néglige rien de ce que je crois nécessaire
„pour vos intérêts & pour le soutien de votre
„Couronne. Je ne suis pas encore en état
„de vous apprendre la suite des efforts que
„je fais en divers lieux ; mais l'Abbé Lan-
„glois vous en dira tout ce qu'on en peut
„savoir. Je vous prie de ne vous point in-
„quiéter , & de continuer de votre côté les
„mesures que vous avez commencé de
„prendre pour encourager vos fidèles su-
„jets. Je vous prie encore une fois de ne
„douter en aucune façon du sincère & ten-
„dre attachement avec lequel je suis.

LOUIS.

Entre les efforts que faisoit Louis XV.
en faveur du Roi son Beau-pere , un des
principaux étoit la négociation qui se mé-
nageoit à Constantinople pour engager la
Cour Ottomane à rompre avec la Russie.
L'Ambassadeur de France avoit tellement
ébranlé l'esprit du Serrail par ses proposi-
tions avantageuses , que la Porte étoit en
suspens sur ce qu'elle devoit résoudre. Peut-
être en seroit elle venue à déclarer la guerre,
si elle n'eût été retenue par les progrès de
Thamas-Kouli-Kan dans la Perse , par les
re-

représentations du Résident Russe Nepluef, & par les sollicitations des Ministres d'Angleterre & des Provinces-Unies.

La France vit bientôt qu'elle n'avoit que peu ou point de secours à espérer de ce côté là, & qu'elle n'en devoit attendre que de ses propres armes. Elle fortifia donc ses armées en Allemagne & en Italie, engagea plusieurs Princes de l'Empire, & entre autres l'Electeur de Bavière, à embrasser son parti, ou à observer la neutralité, tandis qu'en secret elle faisoit négocier une paix honorable & avantageuse au Roi Stanislas.

Ce Prince eut au mois de Novembre le bonheur inespéré de voir arriver à Königsberg le Grand-Thrésorier de la Couronne Ossolinski, avec les Vaivodes de Pomerelle & de Livonie. Ils s'étoient déjà soumis à Auguste dans toutes les formes, ils venoient se rendre à celui auquel ils n'avoient renoncé que du bout des levres. Stanislas eut beaucoup de joie de leur arrivée, & pour le moins autant de chagrin de ne pas voir avec eux l'Evêque de Plocko & le Palatin de Posnanie. Il eslimoit fort Zaluski & Poniatowski à cause de leurs excellentes qualités, il avoit toujours espéré qu'ils ne l'abandonneroient point; & comme il aimoit à juger favorablement, il expliquoit
leur

leur absence au mieux , & s'affûroit que quoique leurs intérêts les forçassent d'embrasser le parti de son Compétiteur, ils n'entreprendroient jamais rien contre lui. Telle étoit l'extrême confiance qu'il avoit en ces deux Seigneurs , dont pourtant le second, après la reddition de Dantzic, fit tout ce qu'il put pour lui débaucher ses serviteurs les plus fidèles.

Vers le même tems le Comte Sapieha Staroste de Merecki , & Rogalinski , Juge subdélégué de Posenie ou de Fraustadt, qui n'avoient encoré rien fait pour le service d'Auguste , passerent de Dantzic à Lawenbourg sous la domination du Roi de Prusse, pour y vivre dans une parfaite neutralité jusqu'à l'entière décision de l'affaire. Ce fut un avantage pour le Roi , auquel contribua beaucoup le Chanoine Kraczinski par le moien d'un papier soussigné par un grand nombre de Gentishommes Polonois, & conçu en forme de mémoire adressé au Roi de France. Il le communiqua aux Grands qui étoient encore à Dantzic , & tâcha de les résoudre à le signer.

Ossolinski n'arriva point à Konigsberg sans quelque désagrément : les Russiens lui prirent une partie de son bagage, qu'ils transporterent à Braunsberg, & de là à Varsovie.

sovie. Cette perte , faite pour l'amour de son Roi , ne le fâcha que par rapport à ses Ennemis ; il publia un manifeste très vif en forme de Lettre , où il représentoit avec beaucoup d'énergie les motifs de son changement , & où il réfutoit autant le nouvel acte de soumission , qu'il debattoit le serment de fidélité passé à Oliva. Il en fit tenir un exemplaire au Comte Poniatowski , qui ne tarda pas à lui répondre , & qui réfuta à son tour les raisons qu'il avoit alléguées. Cette réponse paroissoit si plausible , qu'elle dispoisoit à douter de quel côté étoit le bon droit.

Le Comte de Tarlo & ses amis Cerski & Grudczinski étoient extrêmement attentifs à couper au Roi Auguste le chemin de Varsovie , ou du moins à le lui rendre difficile & dangereux. Ils eurent beau faire , ce Prince y arriva le 21. de Novembre au grand contentement des habitans. N'ayant pû lui barrer le passage de cette ville , Tarlo s'efforça d'empêcher ses Compatriotes d'y aller faire leur soumission. Dans cette vûe il imagina une Confédération générale , qui se forma le même mois à Dzikow , ville du Palatinat de Sandomir. Il y fut élu Maréchal , & pour disposer la Noblesse à entrer dans cette Confédération,

Rudczinski répandit un Manifeste , auquel repliqua Poninski , Maréchal de celle du Roïaume. Il en parut un troisième de la part des Russiens. Le Baron de Keyserling y exhortoit les Mécontens à la paix, & les menaçoit des dernières rigueurs, au cas qu'ils persistassent dans leur entêtement ; mais les mouvemens des Généraux firent plus d'effet que les raisons de ce Ministre. Le Prince de Hesse-Hombour marcha à Lemberg , le Général Sagreski à Sendomir , & le Général Laszy à Lublin. Ils y tinrent chacun non seulement la Noblesse en respect ; mais encore dissipèrent les partis qui rôdoient dans ces territoires.

De quelque manière que les Ennemis travaillassent à dompter la Pologne , rien n'étoit capable de surmonter le courage du Roi Stanislas ; la justice de sa cause , les vûes légitimes avec lesquelles il étoit venu dans le Roïaume , le justifioient des malheurs de la Patrie. Sa Cour augmentoit de jour en jour , & cette augmentation de Courtisans étoit pour lui un surcroît de dépenses inutiles. Ils n'étoient pas tous également dignes des bienfaits du Prince, il y en avoit parmi eux qui croioient que de s'être déclarés pour lui leur donnoit droit de vivre à ses dépens , quoiqu'ils ne
pussent

pussent lui rendre aucun service. Les Suédois même, qui à la prise de Dantzig avoient été faits prisonniers de guerre, n'étoient pas plutôt mis en liberté, qu'ils venoient lui offrir d'exposer de nouveau leur sang & leur vie. Le Roi fut charmé de leur arrivée, non qu'il se promît un grand secours d'un si petit nombre d'amis; mais parce qu'il trouvoit l'occasion de reconnoître la fidélité & la valeur qu'ils avoient témoignées pendant le siège, principalement à l'attaque du Hagelsberg. Il les en récompensa généreusement, les reprit à sa solde, & les envoya sous les ordres du Général Steinflicht aux frontières de Lithuanie & de Mazovie, pour se joindre aux Kurpiques, & aux troupes qu'y commandoit le Général Pociei.

Les Kurpiques sont une sorte de milice, qui habitent un certain espace de pais entre la Prusse, la Mazovie & la Lithuanie. Ce terrain a plus de vingt milles d'étendue, & est borné par une épaisse forêt, qui le sépare non seulement des provinces voisines, mais qui partage encore plusieurs de ses bourgs & villages. Ces peuples se distinguent entre eux par les noms de leurs professions : les uns s'occupent du soin des abeilles, & sont nommés Bartriques ;

les autres s'adonnent à la chasse des ours, des busles & autres betes féroces, & portent le nom de Kurpiques, ou Chasseurs. Ceux-ci excellent dans leur métier; ils s'y appliquent avec tant d'attention dès leur tendre jeunesse, qu'à un certain âge ils tirent avec une justesse étonnante. Ils sont tributaires de quelques Seigneurs; cependant ils jouissent de plusieurs droits particuliers, dont ils sont extrêmement jaloux. En général ils ne reconnoissent pour Chef suprême que le Roi de Pologne, & dès qu'ils eurent tant fait que d'accorder leur obéissance au Roi Stanislas, ils ne voulurent point entendre parler d'aucun autre Souverain.

A peine se furent-ils joints aux troupes que le Général Steinflicht & le Colonel Rheinbinder leur avoient amenées, qu'ils causèrent aux Russiens & aux Saxons des pertes assez considérables. Il n'étoit pas aisé de réduire cette milice, soutenue par des troupes réglées; cependant les Ennemis résolurent de s'en faire raison à quelque prix que ce fût. Ils tirèrent d'Elbing la plus grande partie de la garnison, qui devoit les attaquer d'un côté, tandis que le Général Biron les chargeroit de l'autre. Les Kurpiques, instruits de leur marche, embarrassèrent les chemins
par

par des abattis d'arbre ; de sorte qu'il fallut employer plusieurs jours avant que de pouvoir s'ouvrir un passage. Ce ne fut pas là la seule difficulté ; ces gens, habiles dans le maniment des armes, en firent un si bon usage, que quelques centaines de Russiens perdirent la vie, ou furent dangereusement blessés. La perte ne rendit point la partie égale, la multitude des Ennemis vint à bout des obstacles. Steinslicht se retira avec les Suédois, Rhebinder passa du côté des Russiens, & les Kurpiques n'eurent plus d'autre ressource que de se soumettre au Roi Auguste.

Le Primat avoit changé de prison, il écrivit de Thorn au Roi Stanislas une Lettre, dont les termes étoient une suite des sentimens qu'il avoit eus à Elbing. Il y prenoit congé de Sa. Majesté Polonoise, & tâchoit de lui mettre dans l'esprit qu'ayant résolu de finir tranquillement le reste de ses jours, il renonçoit à l'administration des affaires publiques, & généralement à tout ce qui pouvoit troubler son repos. Quoique le Roi fût persuadé du contraire, & qu'il n'ignorât pas que Potocki capituloit avec la Cour de Saxe, il voulut bien ne le pas confondre par la fausseté du prétexte. Il lui fit une réponse très gracieuse, & loin de lui témoigner le moindre mécontentement, il l'exhorta fort à persister

H 3

dans

dans son dessein. Le Prélat, tiré de la gêne, accepta tout pour sortir d'esclavage. Bientôt il se rendit à Varsovie, y fut reçu en grace, & marqua dans la suite autant de vénération & d'attachement pour Auguste, qu'il en avoit eu autrefois pour le Roi Stanislas.

Si la démarche du Primat parut extraordinaire, celle du Comte Zawiska ne le fut pas moins. Ce Seigneur, qui revenoit de la Cour de Russie, où il avoit été envoyé l'année précédente en qualité d'Ambassadeur, au lieu de retourner en Pologne, vint droit à Königsberg y faire ses soumissions. Il n'étoit plus tems, on avoit reçu des nouvelles de France que la paix y étoit sur le tapis. Peu à peu les hostilités cessèrent de part & d'autre, tant en Allemagne qu'en Italie, & la ville de Mantoue, à la veille d'essuyer un bombardement, espéra d'échapper seule aux fureurs de la guerre. Enfin, la suspension d'armes fut publiée dans un tems, où les armées plus animées que jamais, sembloient devoir renchérir sur les premiers carnages.

Ce changement inespéré influa sur la Pologne. Le Parti le moins heureux y avoit encore les armes à la main, & ne sachant à quoi se déterminer dans l'incertitude, il
cou-

courut vers le Roi pour apprendre positivement ce dont il étoit question. Königsberg devint le rendez-vous d'un nombre considérable de Gentilshommes Polonois, dont la plupart menèrent grand train aux dépens de la bourse du Prince. L'abus qu'ils faisoient de sa générosité & qui accommodoit fort les habitans, alla si loin, qu'il fut obligé de s'expliquer à leur confusion sur le paiement des dettes qu'ils contracteroient à l'avenir.

Cependant on ne perdoit point de vûe les moïens de terminer les brouilleries de manière à procurer le retour de la paix générale. Le Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-Généraux des Provinces-Unies dressèrent au mois d'Avril 1735. un projet d'accommodement, qui fut communiqué aux Puissances belligérantes. On y proposoit que du consentement de Sa Majesté Très-Chrétienne, le Roi Stanislas déclareroit par un acte adressé à la Nation Polonoise, que préférant dans son âge avancé le repos & la tranquillité de la vie privée à tout ce que le monde a de plus brillant, il renonçoit librement & volontairement à la Couronne de Pologne, & dégageoit ses sujets du serment qu'ils lui avoient prêté comme à leur légitime Souverain; qu'en

récompense de ce sacrifice , il conserveroit les titres de Roi de Pologne & de Grand-Duc de Lithuanie , avec tous les honneurs & prérogatives attachés à cet auguste rang ; qu'il jouïroit de ses biens & de ceux de la Reine son Epouse ; qu'il y auroit une amnistie générale de tout le passé ; que toutes les provinces & villes , & en particulier celle de Dantzic , seroient rétablies & maintenues dans leurs anciens droits & privilèges ; qu'on restitueroit le Fort de Weichselmunde à ses légitimes possesseurs , & qu'on leur feroit grace du reste de la taxe imposée par les Saxons ; qu'en fin le Roi Stanislas informeroit de son abdication de la Couronne tous les Princes à qui il avoit notifié son Election , & qu'on tâcheroit de le faire reconnoître pour Roi titulaire , par tous ceux qui l'avoient empêché de l'être en effet.

Le projet ne fut point suivi dans toutes ses parties , tant par rapport aux intérêts de ce Prince , que par rapport à ceux de la France & de ses Alliés. On imagina un nouveau plan de pacification , & au mois d'Octobre la Cour de Vienne tomba d'accord sur les articles préliminaires. L'Empereur accepta toutes les propositions des Puissances maritimes en ce qui regardoit le
Roi

Roi Stanislas. Il consentit de plus que par provision il fût mis non seulement en possession du Duché de Bar & de ses dépendances ; mais encore de celui de Lorraine, dès que la Maison de ce nom auroit obtenu le Grand Duché de Toscane ; qu'il jouïroit de ces deux Duchés sa vie durant, mais qu'immédiatement après sa mort , ils retourneroient en pleine souveraineté à la Couronne de France. C'est ainsi que toutes les difficultés qu'avoit enfantées la double Election d'un Roi de Pologne , furent levées par la médiation de Sa Majesté Britannique & des Etats-Généraux des Provinces-Unies ; ouvrage d'autant plus glorieux, qu'il a rendu la paix à l'Europe, qu'il a rétabli la concorde en Pologne , & qu'il a procuré le repos à un Prince , qui peut-être n'en eût jamais trouvé dans sa Patrie.

Aussitôt que le Roi Stanislas fut informé que les articles préliminaires avoient été conclus & signés à Vienne , il en fit part aux Seigneurs Polonois qui étoient à Königsberg. Il les remercia de leur zèle, les dispensa du serment de fidélité, & leur permit de se retirer où bon leur sembleroit. Quelque triste que fût cet adieu , il l'eût été bien davantage si on n'avoit été sûr

H s

d'être

d'être favorablement reçu à Varsovie, moyennant certaine condition. Chacun prit son parti & s'en alla furtivement, sans songer à satisfaire ses créanciers. Le Général Catte, Gouverneur de la ville, voulant prévenir la ruine des habitans, envoya ordre aux gardes des portes de ne laisser sortir aucun Polonois, qui ne fût muni d'un passeport signé de sa main. Le seul Comte Ossolinski crut avoir de bons pretextes de ne point se séparer du Roi. Résolu de le suivre, il fit son possible pour obtenir de la Cour de Varsovie la permission d'échanger à son profit son emploi de Grand-Thréforier. Il avoit encore en sa garde quantité de joïaux appartenans à la Couronne, il esperoit que cette raison disposeroit à lui accorder sa demande,

Au mois de Mai 1736. le Roi quitta Königsberg pour retourner en France, & pour prendre possession de ses Etats. Le Général Catte avec cinquante Cuirassiers l'escorta jusque sur les frontières du Marquisat de Brandebourg. Il arriva à Berlin sous le nom de Comte de Lingen; mais ce déguisement n'empêcha pas qu'on ne lui rendit tous les honneurs dûs à son caractère. En France, au lieu du Château de Chambor qu'il avoit occupé avant son départ pour la Pologne,

Pologne , on lui prepara celui de Meudon, où il fut reçu avec une joie & une tendresse indicibles par Leurs Majestés - Très - Chrétiennes & par la Reine son Epouse. Tel a été jusqu'à présent le cours de la destinée de ce Monarque, aussi grand dans les malheurs que dans la prospérité.

En attendant que je donne la suite de cette Histoire, j'ai cru devoir dire quelque chose de l'Etat de la Lorraine.

E T A T

ANCIEN ET MODERNE.

DE LA

L O R R A I N E.

CE Duché , qu'on nomme en Latin *Lotharingia*, en François Lorraine ou Lothier , tire son nom de Lothaire II. petit-fils de l'Empereur Louis I. ; à qui il appartenait du chef de Lothaire I. son pere, à titre de partage fait entre lui & ses freres. Les Belges qualifierent ce Duché de *Lothar-Reich* , dont on a fait le mot de Lorraine. Autrefois ce Roïaume étoit d'une grande étendue , il renfermoit les

deux

deux Germanies , toute la Belgique première , & une partie de la seconde ; de sorte qu'à juste titre on peut l'envisager comme une portion très considérable de celui d'Austrasie. Dans la suite la Lorraine fut partagée en deux. L'inférieure embrassoit tout le pais situé entre le Rhin, la Meuse & l'Escaut , jusqu'à la mer ; la supérieure contenoit tout le terrain qui est entre le Rhin & la Moselle, jusqu'à la Meuse. Cette dernière partie constitue proprement la Lorraine que nous connoissons aujourd'hui , & de laquelle nous nous proposons de traiter.

Elle s'étend depuis le vingt-septième degré trente minutes de longitude jusqu'au vingt-neuvième , & depuis le quarante-septième trente minute de latitude jusqu'au quarante-neuvième quarante minutes ; de manière qu'elle peut avoir quarante lieues dans sa plus grande longueur , & environ autant dans sa largeur. Le Diocèse de Treves avec le Luxembourg la borne au Septentrion , le Palatinat du Rhin & l'Alsace à l'Orient , la Franche-Comté au Midi , & la Champagne à l'Occident.

On divise communément cet Etat en trois parties ; c'est-à-dire en Duché de Lorraine, en celui de Bar , & en trois Evêchés, Metz,
Toul

Toul & Verdun. On subdivise encore le Duché de Lorraine en trois Baillages, savoir, de Nanci, de Vauge, & de Vaudrevange. Nanci en est la Capitale & la résidence ordinaire du Souverain : elle n'est pas fort grande ; mais son alliette est tout à la fois commode & agréable. Parmi les villes dont ce Duché est enrichi, & qui méritent le plus notre attention, est celle de Veaucouleurs, renommée dans l'Histoire par les événemens remarquables de Jeanne d'Arques, ou la Pucelle d'Orléans. Nous nous dispenserons de parcourir toutes les autres ; la Géographie parle pour nous, elle à des secours aux quels on peut recourir.

Les principales rivières qui arrosent la Lorraine, sont la Meuse, la Moselle & la Sare. Il est vrai que la Saone y prend sa source dans le mont de Vosge du côté de la Bourgogne ; mais elle donne à ses frontières la moindre partie de ses eaux. Outre ces rivières, elle a encore celles de Voloi, de Mortaire & de Meurte, qui sont moins considérables que les autres.

L'air y est assez temperé, le terroir très fertile en vins, en chanvre, en pâturages, & sur-tout en bleds, quoique le país soit chargé de forêts & de montagnes. Les bestiaux & le gibier y sont fort communs,

muns, & les choses nécessaires à la vie s'y trouvent avec tant d'abondance, que les gens du pais peuvent aisément se passer des denrées de leurs voisins. Il y a des eaux minerales très salutaires pour plusieurs sortes de maladies, & quantité de mines qui produisent divers métaux, comme de l'argent, du cuivre, du fer, de l'étain & du plomb.

Au pied du mont de Vosge on trouve des perles, des pierres d'azur, des calcédoines, & une sorte de matière dont on fabrique des miroirs & de fort beaux vases.

N'oublions pas les étangs, dont il y a grand nombre dans le pais, & qui sont tous également poissonneux. Celui de Lindre en particulier produit des carpes, si merveilleuses pour le goût & si remarquables par leur grosseur, qu'il est assez ordinaire de le voir affermer au prix de seize mille livres par an. Cependant avec tous ces avantages, la Lorraine souffre un inconvénient qui n'est pas médiocre, c'est celui de manquer d'huile.

Les Lorrains avoient autrefois la réputation d'être bons soldats; on a même vû depuis un certain tems leurs Ducs entretenir un nombre assez considérable de trou-
pes

pes, dont la France a souvent trouvé le secret de se servir au desavantage de ceux qui en étoient les maîtres.

La Langue Françoise est la Langue du païs ; on n'y professe d'autre Religion que la Catholique-Romaine. Il n'y a point d'Evêché dans cet Etat, en revanche on y trouve un nombre considérable de Couvens, de Monastères & d'Abbayes. En 1573. le Cardinal Charles de Lorraine fonda à Pont-à-Mousson une Université, dont il confia l'inspection aux Jésuites. Elle a été augmentée d'un Séminaire, que le Pape Grégoire XIII. jugea à propos d'établir en faveur des Ecoffois.

Quant au gouvernement politique, la Lorraine a été souverainement possédée jusqu'à nos jours par ses propres Ducs, dont la succession a toujours été héréditaire. S'il faut remonter à des tems plus éloignés, on trouvera que cet Etat portoit originairement le titre de Roiaume, & que dans la suite Charles le Simple l'érigea en Duché, sans altérer en rien la mouvance où il étoit par rapport à l'Empire. Tous les Princes, qui depuis ce tems ont succédé à la Couronne Impériale, n'ont rien omis pour conserver leurs droits, jusque-là que l'Empereur Othon II. investit

ffit Charles , de la Lorraine avec titre de Duché , à la charge qu'il releveroit de l'Empire. La même chose s'est pratiquée lors du changement qui arriva du tems de Gerard d'Alsace.

Il ne conviendrait pas de douter que la dépendance n'ait été générale pour tout le Duché , les descendans de ce Prince nous fournissent des témoignages certains. On voit dant un Diplome , adressé au Duc Matthieu , que l'Empereur Frédéric I. le traita de Vassal , fidèle à sa personne & à l'Empire. On a encore les Lettres d'investiture , données à Frédéric de Lorraine , qui nous instruisent qu'en 1258. il fut investi par l'Empereur Alphonse du Duché de Lorraine & du Comté de Remiremont. Lors des difficultés , survenues entre Antoine Comte de Vaudemont , & René Duc d'Anjou & Roi titulaire de Naples , l'Empereur Sigismond accorda l'investiture au premier , en ces termes remarquables : *Dominus noster metuendissimus fuit honorifice receptus per Dominum Imperatorem in Regalibus Ducatus Lotharingia.* C'est-à-dire : Notre très puissant Seigneur a été honorablement investi par Sa Majesté Impériale des droits regaliens, attachés au Duché de Lorraine.

Ce n'est pas que cette Maison n'ait tenté dans la suite de se remettre en liberté. Les forces qu'elle ajouta à sa puissance par la succession des tems, lui en firent naître l'envie. Elle songea sérieusement à secouer le joug ; mais l'Empire, attentif à ses prérogatives, chercha les occasions de les renouveler de tems à autre. Enfin, une malheureuse conjoncture le mit dans le cas de se relâcher de ses droits. L'Empereur Charles-Quint, étant en guerre avec la France, & sentant combien l'amitié de la Maison de Lorraine lui étoit nécessaire, fit son possible pour l'entretenir. Le Duc Antoine profita habilement des circonstances, & amena les affaires si loin, qu'en 1542. Ferdinand, par ordre de l'Empereur son frere, fut obligé de passer un accommodement sur ce qui regardoit la féodalité de la Lorraine & les obligations de ses Souverains.

Cette raison établit une différence, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre lorsqu'il s'agit d'examiner les droits de cette Maison relativement à la Couronne Impériale. En effet, dans l'accordement dont nous venons de parler, il fut stipulé entre autres conditions, que le Duché de Lorraine seroit reconnu libre, & mis sous

la protection de l'Empire. De là est venu que quelques provinces en ont relevé directement ou indirectement , comme il paroît par les Lettres d'investiture, qu'accorda Ferdinand II. à Charles III. en 1627.

Il n'en est pas de même du Duché de Bar. Les Rois de France en ont pris possession *vel quasi directi dominii*, c'est-à-dire comme d'un fief relevant de cette Couronne. Personne n'ignore les disputes qu'ont eues à ce sujet les fameux Chiflet & Blondel. Le premier défendit vigoureusement les droits de l'Empire contre son antagoniste, & mit au jour deux Ouvrages, qui ne contribueront pas peu à satisfaire la curiosité de ceux qui voudront s'en instruire. Pour ce qui est de Metz, Toul & Verdun, on fait que ces trois Evêchés ont été cédés à la France par le Traité de Westphalie, mais à condition qu'ils continueroient d'être suffragans de l'Archevêque de Treves.

Les Ducs de Lorraine se sont qualifiés de Duc de Mercœur, de Roi de Jerusalem, de Marquis, de Duc de Calabre, de Bar & de Gueldre, de Margraff de Pont-à-Mousson & de Nomeni, de Comte de Provence,

vence, de Vaudemont, de Blamont, de Zutphen, de Sarwerden & de Salm. Ces titres nous indiquent les Etats qu'ils possèdent actuellement, & ceux sur lesquels ils ont formé des prétentions.

A proprement parler, les trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun, font partie des domaines de ce Duché, mais en 1551. ils furent séparés de l'Empire, & passerent dans les mains de la France. Ils lui furent cédés à perpétuité par le Traité de Westphalie, & par celui de Nimegue du 5. Février 1679; la ville de Nanci & toutes les terres de sa juridiction furent réunies pour toujours à la même Couronne. Cette réunion ne subsista que jusqu'à la Paix de Ryswick. Par le vingtième article du Traité, Nanci fut échangé contre la ville & le Baillage de Longwi, qui furent démembrés de la Lorraine, pour être possédés par la France en toute souveraineté. La cession demandoit un équivalent, c'est pourquoi en 1718. & sous la minorité de Louis XV. on convint que comme la France ayant extrêmement fortifié la ville de Longwi depuis la Paix de Nimegue, & en ayant besoin comme d'une barrière du côté de Luxembourg, elle se contenteroit de cette ville & de dix villages de sa dépendance;

mais qu'en récompense elle en céderoit quelques autres, situés aux confins de Pfaltzbourg & de Saar-Louis.

Le droit qu'ont les Princes Lorrains sur la Seigneurie de Mercœur en Auvergne, provient du mariage du Duc Antoine avec Renée de Bourbon, fille de Gilbert, Comte de Montpensier.

Le titre de Marquis, selon quelques Historiens, leur est dû en vertu d'une ancienne formule, suivant laquelle les Hérauts d'armes desoient au tournois le Duc de Lorraine en ces termes: *Priny, priny l'enseigne au riche Duc Ferri, Marchis entre les trois Roïaumes*. Le nom de Marchis étoit donné à ceux qui possédoient des Marches, ou terres marchissantes, c'est-à-dire des terres limitrophes; tel qu'étoit le Duc de Lorraine, dont les Etats bornoient les Roïaumes d'Allemagne, d'Italie & de France. Cependant l'opinion que nous avons de l'origine de ce titre que s'attribue cette Maison, n'est pas générale; bien des gens en doutent.

Quant au Duché de Bar, les François prétendent qu'au tems de Robert, Comte de Pont-à-Mousson, cette province fut érigée en Duché par Jean II. Roi de France, en faveur du mariage de ce nouveau

veau Duc avec la Princesse Marie sa fille. Les Ducs de Lorraine ne conviennent point que le Duché relève de la Couronne. Ils se fondent sur ce que le Duc Charles III. requis de prêter foi & hommage, refusa d'obéir, sous prétexte que la Cour féodale n'étoit point en état de lui produire aucun acte authentique, par lequel ses ancêtres eussent fait la soumission qu'on exigeoit de lui. Une autre raison, non moins valable à son avis, étoit que lui & ses prédécesseurs avoient été de tout tems Chefs suprêmes, & n'avoient exercé d'autres actes que ceux qui appartiennent à la souveraineté.

Les motifs de son refus ne trouverent point de place dans l'esprit du Roi, il lui ordonna derechef de comparoître au Parlement. Le Duc aiant persisté dans son opiniâtreté, Sa Majesté disposa de ses biens ; en sorte qu'ils furent réunis aux domaines de la Couronne pour cause de felonie. L'offense étoit trop grande, le Vassal eut beau tenter les voies d'accommodement, tant pour les pais au-delà de la Meuse, que pour ceux en-deçà de cette rivière & qui relevoient de l'Empire, le Seigneur direct fut inexorable, & s'appropriâ le fief à perpétuité, témoin le 63. article du Traité des Pyrénées.

En 1641. le Duc , étant venu , trouver le Roi à Paris , il lui rendit ses soumissions en ces termes : „ Sire ! j'obéis aux ordres „ de Votre Majesté , je viens dans le des- „ sein de lui faire ma révérence. Là-des- „ sus , après lui avoir baïse la main , il se tourna vers le Cardinal de Richelieu & le Chancelier. „ Je n'espere pas , dit - il , „ qu'on interprétera cette démarche pour la „ soumission d'un Vassal. *Je n'espere pas non plus* , repondit le Chancelier , *qu'on s'avisera d'employer ici la ruse & la chicane.* La réponse ne fut pas sans réplique. „ Je ne suis point Avocat , repartit le Duc , „ & aucun de mes ancêtres n'a été Procureur ; mais vous , Monsieur , vous appartenez au Barreau ; la robe que vous portez en est une preuve.

Ces piquanteries , ni même les armes n'ont pû le dispenser du vasselage ; & tant s'en faut que par - là il eût amélioré sa condition , qu'au contraire en 1659. il fut obligé de prêter à Versailles serment de fidélité entre les mains du Roi , qui s'autorisoit d'un accommodement , passé par Charles II. en 1573. par lequel ce Duc devoit avoir reconnu le Roi Charles IX. pour son Seigneur direct. Cependant l'Empire n'a jamais approuvé cette prétention : le 20.
de

de Novembre 1709. il en écrivit à la Reine de la Grande-Bretagne & aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, & le Duché de Bar fut mis expressement au nombre des biens que la France avoit à restituer.

La Maison de Lorraine prétend au Duché de Gueldre par le mariage de René Duc de Lorraine avec Philippine, sœur & héritière de Charles, dernier Comte d'Égmond; de même qu'au Comté de Zutphen, comme une dépendance du Duché de Gueldre.

En 1354. l'Empereur Charles IV. transporta à son parent Robert, Comte de Bar, le Margraviat de Pont-à-Mousson, & en 1473. René Duc d'Anjou en fit présent à Jean son fils naturel, qui en transmit la prétention à François de Forbieu, Seigneur de Soliers, comme aiant épousé sa propre fille.

Le Margraviat de Nomeni étoit autrefois une province annexée à l'Evêché de Metz, & qui dans la suite a passé aux Comtes de Vaudemont, moyennant certaines conditions. Cette Principauté renferme Vaudrevange, Zirck, Sistorff, les Abbayes de Toley & de Motloch, Bosenville, Frisdorff, Fruxon & Lutern. Toutes ces

appartenances font autant de fiefs masculins qui relevent de l'Empire, ni plus ni moins que le Margraviat de Pont-à-Mousson avec tous ses fiefs particuliers & ses arrière-fiefs.

La Maison de Lorraine possède encore le Comté de Blamont, la terre de Falkenstein, Clairmont, Beilstein, la Prevôté du Monastère de Rummelsberg, Hattonsbourg, & plusieurs autres Seigneuries, immédiatement sujettes à l'Empire. Ceci paroît évidemment, non seulement par les Lettres d'inféodation; mais encore par la convention, faite à Nuremberg en 1542. entre Ferdinand I. alors Roi des Romains, & le Duc Antoine de Lorraine, dont nous avons eu occasion de parler. Outre cela, jamais cette sujettion n'a été contestée ni désavouée par ce Prince, qui au contraire s'est toujours conformé exactement aux obligations que lui imposoit la qualité de ces biens. C'est par rapport à cela même qu'un Duc de Lorraine est sans contredit Membre de l'Empire, qu'il a voix & séance dans les Diètes générales parmi les Princes & Etats séculiers, & qu'il donne régulièrement son suffrage sous le nom de Margraff de Nomeni, entre les Principautés de Hirsfeld & d'Amberg.

La

La succession du Duc d'Anjou établit le droit de cette Maison sur la Provence. Après la mort de René, la France s'arrogea ce Comté comme un appanage; mais le Duc Charles son petit-fils aiant fait revivre ses titres, il obtint le Comté de Bellefort. Pendant quelque tems la Provence à été possédée par cette Maison, jusqu'à ce que ledit Charles en disposa par testament en faveur de la France.

Un des anciens biens de patrimoine est encore le Comté de Vaudemont; mais pour celui de Salm, il n'est entré dans cette Maison qu'en 1579. par le mariage du Duc François avec Chrissine, fille & héritière de Paul, Comte de Salm.

A l'égard de Sarwerden, voici de quelle manière elle prétend qu'il lui soit acquis; c'est qu'en 1397. le dernier Comte Henri étant mort sans postérité, elle prévint l'Evêque de Metz qui vouloit s'emparer de ce Comté, comme d'un fief vacant & devolu. Au Traité de Westphalie il fut arrêté que Charles III. restitueroit Sarwerden avec la forteresse de Hombourg, & que l'affaire se termineroit ou à l'amiable, ou par voie de Justice. Le Duc ne voulut prendre aucun arrangement; ce qui fut cause que le différend fut souvent débattu dans les

Diètes de l'Empire. Enfin en 1672. on convint que Jean Comte de Nassau - Saarbruck païeroit à la Maison de Lorraine cent quarante mille Risdalers , & que moienant cette satisfaction , Charles lui restitueroit la forteresse de Hombourg ; mais l'impuissance du Comte à fournir la somme, les guerres survenues, la mort du Duc, & quelques autres événemens empêcherent l'effet de la convention.

Quelques Ecrivains ont voulu étendre les prétentions de la Maison de Lorraine sur toute la France en général, fondés sur ce que cette Maison tiroit son origine des Rois Mérovingiens , Carlovingiens & Capétiens. Ce qu'il y a de bien moins équivoque , c'est le Duché de Bretagne, du chef de Claude , sœur cadette de Henri III. Roi de France , mariée à Charles II. Duc de Lorraine ; le Duché de Mantouë , par Eléonore Reine de Pologne , mariée en secondes nôces à Charles IV. Duc de Lorraine ; les Roiaumes de Sicile , de Naples , de Jerusalem & d'Arragon , les Duchés d'Anjou & de Calabre , du chef d'Iolanthe , fille de René d'Anjou & Roi de Naples , mariée avec Frédéric de Vaudemont , Duc de Lorraine.

La

La difficulté pour le Duché de Montfer-rat a été terminée en 1723. par l'échange de la Principauté héréditaire de Teschen dans la haute Silésie , que possède au-jourd'hui le Duc de Lorraine à titre d'in-vestiture.

Il ne nous reste à parler que du Roïau-me de Hongrie , dont la prétention dérive de celle de Naples , en ce que Jeanne II. Souveraine de cette Monarchie , auroit in-stitué en 1423. Louis d'Anjou son héritier universel , & que cet héritage retombant sur Iolanthe , dernière héritière & épouse de Frédéric , chacun de leurs descendants avoit emporté avec lui de droit de l'héri-tier originaire.

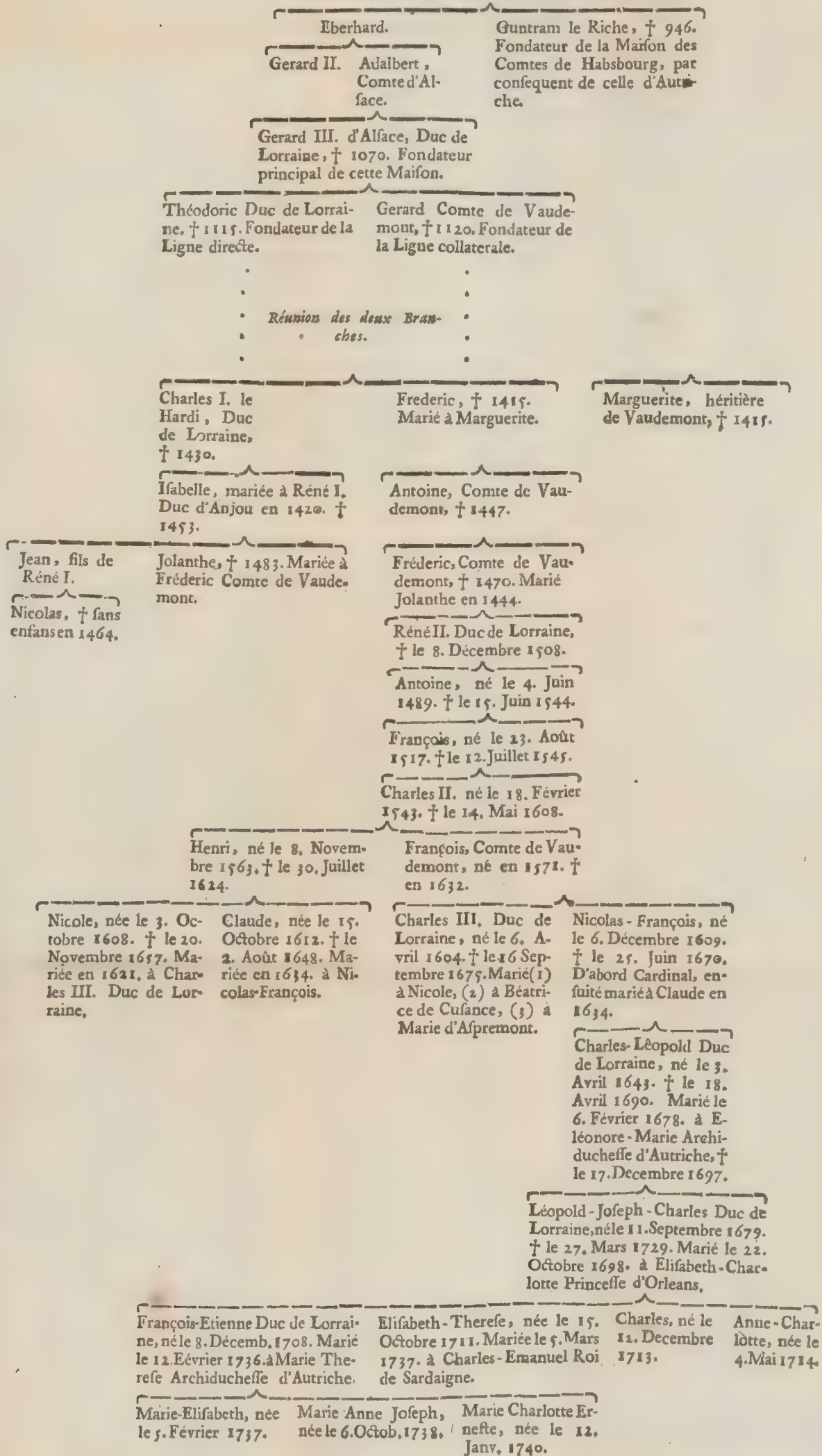
Quant à la Généalogie de cette Maison, elle a souffert des contradictions qui arri-vent dans la plûpart de ces matières. Vers la fin du XIV. siècle , & après l'extinction de la Maison de Valois en la personne de Henri III. on faisoit descendre en droite ligne celle de Lorraine de l'Empereur Char-lemagne. On prétendoit qu'elle tiroit son origine de Charles , Souverain de la Lor-raine inférieure , frere de Lothaire & de Louis V. on vouloit même que personne n'en doutât Dans le XVI. siècle on don-noit pour fondateur à cette Maison le Prin-

Prince Guillaume , fils d'Eustache de Boulogne , qu'on disoit être arrière-neveu de Sigefroi , lequel , au moïen de l'Empereur Arnould , devoit être descendu de Charlemagne en ligne directe. Cette opinion a été celle de Wasseburg : Rosieres l'a adoptée ; & comme elle fit plaisir a la Maison de Guise , ce Généalogiste d'un autre côté déplut si fort à Henri III. & à toute la Cour, qu'il fut mis à la Bastille. Il n'en sortit qu'avec peine par l'intercession de la Reine mere ; encore fut-il obligé de se mettre à genoux , & de se rétracter publiquement de tout ce qu'il avoit écrit au Prejudice des droits & de la gloire de la Famille Royale.

Dans le XVII. siècle , lorsqu'on commença à examiner cette Généalogie avec plus de précision , on trouva que le vrai fondateur étoit Gerard d'Alsace , connu en 1048. sous le nom de Duc de Moselle , & qu'on peut rapporter à Erchinoald , qui étoit Major-Dôme du tems de Clovis II. Enfin, nous avons vû de nos jours de grands demêlés à l'occasion de cette Généalogie entre Picard Benoit , & Balicourt , ou plutôt P. Hugo, jusqu'à ce que l'éclairé Jean-George Eckardt eût prouvé que la Maison d'Autriche & celle de Lorraine ne provenoient

ERCKENBALD, OU ARCHINOALD, OU ERCHINOALD, MAJORDOME DE CLOVIS II. ROI DE FRANCE EN 646. † EN 661.

Hugue, Comte d'Alsace & de Bourgogne, descendant d'Erckenbald, laissa deux fils,



no
de
fe
ay
&
Fr
ta
fo
lia
co
de
le
na
cin
du
Lo
de
fo
no
gi
N
qu
ge
de
av
co

noient que d'une même source, c'est-à-dire des anciens Ducs de Germanie.

Au reste, cette Maison est si illustre, que ses descendans peuvent compter parmi leurs ayeux jusqu'à vingt-deux alliances directes & trente-quatre collaterales avec celle de France. On y en compte à peu près autant avec la Maison Impériale; en sorte que son ancienneté, jointe au lustre de ses alliances, la font regarder pour une des plus considérables de l'Europe. Dans les trois derniers siècles elle a eu des Rois de Jerusalem, de Sicile & d'Arragon, huit Cardinaux, quatre Archevêques, sept Evêques, cinq Reines, & huit Abbeſſes. A l'exemple du Dauphin, les Princes héréditaires de Lorraine portent le titre de Prince de Vaudemont, ou de Marquis de Pont-à-Mousson; mais lorsqu'ils sont mariés, ils prennent celui de Duc de Bar.

En voilà assez pour ce qui regarde l'origine, les biens & les titres de cette Maison. Nous ajouterons une Table généalogique, que nous croions nécessaire pour l'intelligence de ce qui nous reste à dire.

Lothaire le jeune, fils de l'Empereur de ce nom, est le même que nous avons dit avoir donné le sien à la Lorraine; il est encore celui qu'on peut regarder à bon droit

com-

comme le fondateur de ce Roïaume. Il est vrai que nous pourrions remonter plus haut, & examiner l'état de ces païs sous le regne des Mérovingiens ; mais ces époques sont si voilées , si chargées de circonstances, particulières à de petits Souverains, connus sous le nom de Ducs de Moselle, qu'il vaut mieux les perdre de vûe, que de débiter des incertitudes pour des vérités réelles.

Lothaire , qui par le partage de son pere possédoit les biens situés entre la Meuse, l'Escaut & le Rhin, depuis le mont de Vosge jusqu'à la mer d'Allemagne, mourut sans enfans à Plaisance en 869. Sa mort occasionna de grands débats pour la succession entre ses oncles Louïs Roi de Germanie , & Charles le Chauve Souverain de la Neustrie. Celui-ci s'étoit déjà fait couronner à Metz , lorsque les difficultés furent levées par un partage qui se fit de toute la succession , & par lequel Louïs le Germain obtint ce que nous appellons aujourd'hui la Lorraine.

Peu de tems après , les enfans de Louïs le Begue abandonnerent à Louïs le jeune , fils de Louïs le Germain , la partie inférieure de ce Roïaume ; de sorte qu'elle fut affectée sans réserve à la branche Germani-

manique , & par conféquent dévolue à l'Empereur Arnould. Il s'en défit en faveur de Zwentipold fon fils naturel, qui la pofféda à titre de Roïaume. Zwentipold n'en jouït que cinq ans, tantôt chagriné de fes propres fujets, tantôt harraffé par Charles Roi de France, qui en 898. penfa le culbuter de fon Thrône. Enfin il perdit la vie dans un combat qui lui fut livré en 900 ; & la Lorraine, conformément à ce qui avoit été réglé par les Etats du Roïaume, parvint à Louis, qui dans la fuite obtint le fceptre Impérial après le décès d'Arnould fon pere.

C'est ici la vraie époque des différends qui ont partagé les Couronnes d'Allemagne & de France par rapport à la Lorraine. Bientôt parut fur les rangs un nommé Réginald, qui fe vantoit de descendre de Pharamond. Il perfuada au Roi de France Charles le Simple qu'il falloit ôter à l'Empereur la Lorraine, & lui en confier l'adminiftration avec la dignité de Duc. En conféquence, Charles marcha du côté de Merz à la tête d'une nombreufe armée ; & fi on en doit croire quelques Hiftoriens, les Lorrains fe foumirent à fa puiffance, reconnurent après fa mort Louis d'Outremer, & eurent Gifelbert pour
Duc

Duc particulier. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que par l'entremise des Evêques & des Comtes, Henri l'Oiseleur passa deux contrats avec Charles, un en 921. l'autre en 924. & qu'il créa Duc, Giselbert, Seigneur Lorrain très distingué, qui avoit épousé Gerberge sa fille.

Son fils Henri devoit hériter des deux Lorraines; mais comme il étoit mineur & incapable de regner, son oncle Othon prit en main les rênes du Royaume & le gouverna en qualité de tuteur. Il mourut avant que son pupille n'eût atteint l'âge de majorité; ce qui causa un étrange désordre dans les affaires. Pendant ces troubles, l'Empereur Othon I. nomma Duc de Lorraine son gendre Conrad de Franconie, surnommé le Sage. Ce nouveau Duc ne fut pas d'abord fort reconnoissant envers son beau-père, il lui manqua de fidélité; mais il répara sa faute en se réconciliant avec lui. En 957. il fut tué dans un combat contre les Hongrois, & Bruno, Archevêque de Cologne, prit de la occasion de s'ingérer dans les affaires de la Lorraine. Sigebert lui donne le nom d'Archiduc, sous lequel on doit probablement entendre qu'il posséda les deux Lorraines.

IL arriva une autre révolution sous Othon II. Quelques Historiens veulent que cet Empereur, ne pouvant souffrir que les descendans de Charlemagne perdissent un païs qui leur appartenoit, fit Duc de Lorraine Charles, frere de Louis V. Roi de France. Charles devint par-là odieux à la Nation Françoisë, mais d'un autre côté Othon y gagna l'avantage que la France se vit obligée de promettre qu'elle n'attaqueroit plus des provinces dont elle desiroit passionnément la possession. Othon, fils de ce Duc, désesperant d'avoir des héritiers, adopta Godefroi le jeune, Comte de Verdun, fils de Godefroi Comte d'Ardenes, qui lui succéda du consentement de l'Empereur.

Tous ces faits ne regardent pour la plûpart que la Lorraine inférieure. L'Histoire de ce païs fait mention d'un autre Souverain, nommé Frédéric, qui, comme on croit, gouvernoit dans ce même tems la Lorraine supérieure, & dont Adalberon son frere étoit Evêque.

C'EST une vérité constante que ce Prince avoit épousé Béatrice, fille de Hugue le Grand, Comte de Paris, & de Hadwide fille de Henri l'Oiseleur, par conséquent nièce de l'Empereur Othon I & de Bruno

Archevêque de Cologne. Voila en raccourci les raisons qu'eut Bruno de jeter les yeux sur Frédéric & de le gratifier en 959. de l'emploi de Gouverneur. C'est aussi pour le même sujet que l'Historien Frodoard varie dans les titres qu'il donne à Frédéric, & qu'après l'avoir nommé Duc de Moselle, il le qualifie de Duc de Lorraine.

THIERRI son fils tient beaucoup de place dans l'Histoire de ces tems, & son fils Frédéric II. n'y est pas oublié sous le regne de Conrad le Salique. Après la mort de ce dernier, les biens allodiaux se partagèrent entre les héritiers; mais le Duché resta à Gofelon, ou Gotelon, possesseur de la Lorraine inférieure. Il avoit deux fils qui prétendoient à ses Etats: la partie supérieure en étoit destinée à Gozzelon, & l'inférieure à Godefroi le Barbu, mais celui-ci voulant avoir le tout au préjudice de son frere & contre le gré de l'Empereur Henri III. la dispute dégénéra en une guerre. Elle couta bien des mouvemens aux deux partis, qui à la fin en 1048. se virent exclus de leurs prétentions par l'investiture que l'Empereur donna de ce Duché à Gerard d'Alsace.

Nous avons dit que ce Gerard est le fondateur de la Maison d'Autriche & de celle

de Lorraine. Il mourut la même année 1047. & laissa après lui Thierrri II. à qui Louis Comte de Bar voulut disputer la succession, sous prétexte que la Princesse Sophie sa mere étoit fille du Duc Frédéric II. L'Empereur Henri IV. décida que la Lorraine n'étoit point de la nature de ces fiefs qui tombent en quenouille; & comme le Comte de Bar ne voulut point se soumettre à la décision, on trouva moyen de le mettre à la raison par la force des armes.

THIERRI eut pour successeur Simon I. Celui-ci fut remplacé par Matthieu, qui s'attacha fort à l'Empereur Frédéric Barberousse, dont il avoit épousé la sœur. Après lui vint Simon II, Prince plus incliné à porter la mitre que le diadème. Il embrassa l'Etat Ecclésiastique, & fit place à Frédéric Comte de Birsch. Ce dernier fut suivi de Frédéric II. son fils, qui laissa Théobald I. & Matthieu II. Frédéric III. le plus jeune des fils de Matthieu, eut avec Marguerite, fille de Théobald, Comte de Champagne & Roi de Navarre, Frédéric IV, qui se distingua de ses freres par son courage héroïque. Il seconda Frédéric le Bel d'Autriche contre Louis de Bavière, & après avoir long-tems combattu contre Medard Duc de Bar, il sacrifia en Flandre son sang

& sa vie pour le service de Philippe de Valois. De son mariage avec Isabelle, fille de l'Empereur Albert I. étoit né entre autres Rudolphe, qui perit à la bataille de Creci. Jean I. ne fut guères plus heureux que son pere, il fut empoisonné à Paris en 1389. C'est ainsi que l'Histoire nous apprend que les Ducs de Lorraine eurent part aux événemens de l'Empire Germanique, à proportion qu'ils furent plus ou moins attachés à ses intérêts. Revenons à Jean.

Il eut deux fils, Charles le Hardi, & Frédéric de Vaudemont. Le premier entra dans les droits de son pere, & ouvrit à ses successeurs une nouvelle carrière, pleine d'événemens remarquables. Jusqu'alors ses ancêtres n'avoient presque point paru sur le théâtre de l'Europe; maintenant on va voir sa postérité briller aux yeux de l'Univers par sa puissance & ses exploits. Charles étant mort en 1430. sans héritiers mâles, Isabelle sa fille épousa René d'Anjou, Roi titulaire de Naples & de Sicile. Pendant sa vie, le Duché de Lorraine fut réuni à celui de Bar par la donation du Cardinal Louis, dernier Duc de cet Etat. Antoine, Comte de Vaudemont, neveu du défunt Charles, & le plus proche héritier de la branche masculine, contesta à René la possession de la
Lor-

Lorraine. Il vouloit à tout prix que cet Etat fût un fief masculin; & quoique l'Empereur Sigismond en eût investi René, jamais il n'en voulut démordre. Son opiniâtreté alluma une guerre qui dura jusqu'à l'an 1431. qu'un combat, donné près de Luneville, étouffa la discorde & établit une alliance entre ces deux Princes. Yolande fille de René fut donnée à l'Édéric fils d'Anroine, desquels naquit René II. Il survécut à Jean II. Duc d'Anjou son oncle, & à Nicolas son cousin-germain. Devenu Souverain de la Lorraine, il devint tout à la fois l'objet de l'envie de Charles le Hardi Duc de Bourgogne. Le but de celui-ci étoit de joindre son Duché aux provinces qu'il possédoit dans les Païs bas; mais comme la chose n'étoit pas des plus aisées, à moins qu'il ne s'emparât de la Lorraine, il résolut d'en risquer l'entreprise. Prévenu de la foiblesse de René, il réunit ses forces & l'attaqua à l'improviste. Malheureusement pour lui, le Duc de Lorraine étoit en alliance avec les Suisses & avec Louis XI. Roi des Gaules, son ennemi mortel. Cependant il fondit sur la Lorraine, s'en rendit maître, & non content de sa conquête, il voulut sacrifier les Suisses à son ambition. Charles fut arrêté dans sa course, René &

ses Alliés le reçurent deux fois avec tant de vigueur près de Granfon & de Morat, qu'il eut lieu de se repentir d'avoir pénétré si avant. Il ne lui restoit plus que Nanci à soumettre, il en forma le siège, & cette expédition fut le dernier période de sa fortune & de sa vie.

LES Suisses, pénétrés de reconnoissance envers René pour les services qu'il venoit de leur rendre, lui envoierent un corps de sept mille hommes; de sorte que le 5. Janvier 1477. il attaqua son ennemi avec une armée de vingt-cinq mille combattans. Charles fut vaincu, & comme il vouloit échapper à l'épée de son vainqueur, il culbuta avec son cheval dans un marais. Un Gentilhomme Lorrain l'y poursuivit: le Duc lui cria quartier; mais il eut beau demander la vie, il avoit à faire à un homme né sourd, qui l'acheva sans miséricorde.

APRES cette victoire mémorable. René entra triomphant dans la ville de Nanci, où il fit dresser à Charles un mausolée des plus superbes; mais par ordre de l'Empereur Charles-Quint son corps en a été tiré & transporté à Bruges. Au reste, René fut le plus puissant des Ducs qui l'avoient précédé. Il fit entrer dans sa Maison les droits de sa mere sur la Sicile, la Calabre, l'Arragon,

gon, Barcelone & Jerufalem. Il eut quatre fils. Antoine qui étoit l'aîné, continua la ligne directe; Claude le plus jeune fit les collatérales; tellement que c'est de leur pere que font venus tous ceux qu'on nomme aujourd'hui de la Maison de Lorraine. Il prit le titre & les armes de Gueldre, qu'il prétendoit du chef de sa seconde femme Philippine, fille d'Adolphe Duc de Gueldre, & avec qui, outre les Princes dont nous venons de Parler, il eut Jean, qui fut fait Cardinal, & Louis, Evêque de Verdun. Son courage & sa prudence rendent sa mémoire d'autant plus respectable, que ces qualités ont donné beaucoup de relief à la dignité de sa Maison.

ANTOINE passa sa jeunesse à la Cour de France, & contracta un attachement pour cette Couronne, qu'il conserva toute sa vie. Il servit avec beaucoup de valeur Louis XII. Roi de France en 1509. contre les Vénitiens, & en 1517. François I. contre les Suisses. On lui céda pour récompense la Souveraineté de Joinville, & ayant soumis en 1525. les païsans rebelles en Alsace, l'Empereur Ferdinand lui accorda à Nuremberg plusieurs grands privilèges; entre autres celui de rendre la justice à ses sujets sans appel à la Chambre Impériale. Il mourut en 1545.

après avoir vû naître les débats pour les Comtés de Meurs & de Sarwerden. Il avoit deux fils, dont Nicolas le plus jeune fut fait Duc de Mercœur. François épousa Christine, fille de Christierne Roi de Danemarck ; mais il ne jouït pas long-tems de ses embrassemens, il mourut un an après son pere, & laissa ses Etats à Charles son fils, qui fut élevé à la Cour de Henri II.

EN 1552 le Roi s'empara des trois Evêchés, & emmena avec lui le jeune Duc à Paris. Cette conduite de Henri fut suspecte aux Lorrains ; mais ce Prince ne tarda pas à les faire revenir de leur crainte & de leur faux préjugé. Il rendit à Charles ses biens héréditaires, & le maria en 1558. avec Claude de Valois sa fille. Trois Princes furent les fruits de ce mariage, Henri Duc de Lorraine, Charles Cardinal Evêque de Strasbourg & de Metz, & François de Vaudemont, dont les descendans ont été revêtus de la qualité de son frere aîné. Henri n'eut pas à beaucoup près une famille si nombreuse que son pere, elle ne consista qu'en deux filles, Nicole & Claude. Il étoit à craindre qu'à sa mort on n'entreprit de discuter la question, si au défaut d'enfans mâles, la succession appartenoit aux filles ; heureusement il prévint l'incident par un double mariage. Charles & Nicolas-François épou-
ferent

ferent leurs cousines-germaines, à condition que l'aîné, qui eut la Princesse Nicole, succéderoit au Duc Henri son beau-pere, qui mourut en 1624.

Nous voici enfin descendus à un Prince, dont la vie est si entremêlée de vicissitudes, & dont le caractère fut si extraordinaire, à l'examiner du côté de la Morale, que pour ne rien perdre de ce que l'Histoire nous en apprend, il faudroit sortir des bornes que nous nous sommes prescrites dans cet Ouvrage. Jamais Prince ne fut moins prévoiant dans les armes, ni plus extravagant en amour; il s'étudia autant à gagner des batailles, qu'à conquérir des cœurs parmi le beau Sexe. Sa légèreté étoit peu commune, elle le rendit alternativement ami & ennemi des Couronnes de France & d'Espagne. Il vécut fort mal avec son épouse, la répudia & en choisit une autre dans la personne de Béatrice de Cusance, veuve d'Eugene - Léopold de Cantecroix, dont il eut Charles Henrici, Prince de Vaudemont.

La fameuse guerre de 1618. le mit dans la nécessité d'embrasser un parti, il prit celui de la Maison d'Autriche, & entretenit une armée contre la France, qui à la fin le priva de ses Etats. Il y fut rétabli dans la sui-

te au moïen de quelques Traités ménagés à propos ; mais soupçonnant que cette Couronne en vouloit à sa liberté, il passa au service de l'Espagne. Dans ces entrefaites se conclut la Paix de Westphalie, à l'exclusion de la Cour de Madrid, qui continua de porter les armes ; tellement que Charles n'eut rien à espérer de la négociation. Il avoit le talent de parler avec trop de franchise, il eut celui de se brouiller avec l'Espagne de telle sorte, qu'en 1654. il fut fait prisonnier à Bruxelles, de là conduit au Château d'Anvers, & ensuite à Toledé. A la Paix des Pyrenées la France s'étant intéressée pour lui, il recouvra ses Etats à des conditions très dures.

Nous avons dit qu'il avoit un frere, nommé Nicolas-François, qui renonça à l'Evêché de Toul & au chapeau de Cardinal pour épouser Claude, fille de Henri, dont il eut Ferdinand-Philippe, & Charles-Léopold. Ce dernier étoit déjà dans un âge nubile, lorsque voulant se marier à sa guise, il encourut la disgrâce de son oncle qui lui prépara des obstacles à la succession, & auxquels on ne se seroit jamais attendu. En 1662. le vieux Duc fit un Traité secret avec la France, par lequel il convint que non seulement après son décès la Lorraine appar-

partiendroit à cette Couronne ; mais encore que tous les Princes de sa Maison seroient mis au rang des Princes du sang.

CHARLES-Léopold son neveu, n'eut pas plutôt avis du Traité, qu'il se jette entre les bras de la Maison d'Autriche. Le Duc ne manqua pas d'éprouver les suites de la démarche qu'il avoit faite, il vécut dans son pays à peu près comme un étranger, ou comme un sujet. Il ne fut plus maître de ses volontés, celles de la France dûrent lui servir de règle ; & lorsque en 1670. il s'avisait de vouloir révoquer le Traité, on l'en punit par la perte de ses Etats. Il ne lui restoit plus que cinq ans à vivre, il les passa au service de l'Empereur, & termina en 1675. une vie qu'il auroit dépendu de lui de rendre plus heureuse.

CHARLES-Léopold prit sa place, mais jamais il n'eut le bonheur de gouverner ses sujets. Il méritoit cependant un meilleur sort ; c'étoit un grand Prince, qui à la piété & à la grandeur d'ame joignoit une prudence consommée & un courage vraiment héroïque. Quoique privé de sa patrie, il ne le fut pas des biens de la fortune ; il eut l'avantage d'être considéré de l'Empereur Léopold, qui consentit qu'il épousât l'Archiduchesse Eléonore-Marie sa sœur, veuve de
Mi-

Michel Wisnowizki Roi de Pologne Lors de la conclusion du Traité de Nimegue, il fut question de lui remettre la Lorraine ; mais les conditions qu'on lui proposa, ne lui parurent pas assez avantageuses pour y souscrire. Il continua de servir l'Empereur & l'Empire avec beaucoup de succès, & mourut en 1690. regretté de toute la Chrétienté pour les services qu'elle en avoit reçu, tant en Orient qu'en Occident.

LEOPOLD-Joseph-Charles hérita des droits de son pere, comme il avoit hérité de ses vertus. Il y avoit déjà vingt sept ans que la France occupoit l'ancien patrimoine de ses ancêtres, il ne lui fut rendu qu'au Traité de Ryswick en 1697. L'entrée du siècle que nous parcourons, fut critique pour toute l'Europe en général, & fournit à ce Prince l'occasion de mettre sa grande politique en usage. Il avoit mille raisons de se jeter du côté de la Maison d'Autriche, il en desiroit même l'accroissement ; mais sa prudence lui suggéra un milieu, qui lui conserva l'amitié des deux partis.

La neutralité qu'il embrassa, ne fut pas d'abord approuvée de tout le monde, elle devint dans la suite un sujet d'admiration & un modèle dans la conduite des affaires. Tant qu'il vécut, sa Cour fut ouverte aux étran-

étrangers, qui partagerent avec ses sujets les délices d'un gouvernement enrichi de la paix & de l'abondance, dont ses Etats avoient été frustrés depuis si long tems. Ce glorieux Prince, marié à Elisabeth-Charlotte, fille de Philippe Duc d'Orleans, donna à sa Maison plusieurs successeurs ; mais qui la plûpart moururent fort jeunes. Léopold-Clément ; Prince héréditaire, né le 25. Avril 1707. ne parvint que jusqu'à l'âge de seize ans ; il fit évanouir par une mort prématurée les grandes esperances qu'il avoit donné lieu de concevoir : de sorte que François-Etienne son frere suppléa à la perte.

CELUI-ci nâquit le 8 Décembre 1708 ; son éducation fut confiée à l'Abbé de Venecce, Prélat d'un mérite distingué. Au mois d'Août de l'année 1723. il partit pour la Bohême, & trouva à Prague Sa Majesté Impériale, qui peu de jours après son arrivée, l'honora du Collier de l'Ordre de la Toison d'Or. On crut avoir deviné le vrai sujet de son voiage, en lui supposant les mêmes vûes qu'on avoit eûes autrefois pour feu son frere. La chose étoit probable, du moins l'accueil gracieux qu'on lui faisoit à la Cour & ailleurs prouvoit assez combien l'Empereur étoit disposé à remplir l'attente de la Maison de ce Prince.

TEL-

TELLE étoit la situation des affaires, lorsque Léopold-Charles-Joseph son pere, qui lui avoit obtenu la Principauté de Teschen en Silésie pour équivalent de la prétention sur le Duché de Montferrat, mourut le 27. de Mars 1729. Cet accident obligea le Prince de revenir dans ses Etats, dont-il prit possession le 9. de Novembre de la même année. Delà il passa en France, y prêta foi & hommage à Sa Majesté pour le Duché de Bar, retourna dans ses pais, & remit la Régence à la Duchesse, Douairière sa mere. Le 31. de Mars 1732. l'Empereur le nomma Viceroi & Vicaire-général de Hongrie, & en 1736. il l'honora de la qualité de gendre, en lui accordant Marie-Therese, l'aînée des Archiduchesses.

CEPENDANT on étoit en guerre pour la succession à la Couronne de Pologne, & s'il est vrai que la France chercha autrefois les moïens de s'approprier la Lorraine par droit de convenance, on peut dire qu'alors elle trouva dans la conjoncture, l'occasion de l'acquérir à titre legitime. Il seroit trop long de s'arrêter aux circonstances, passons aux-articles préliminaires, signés à Vienne le 3. d'Octobre 1735. Celui qui regardoit la Lorraine, étoit conçu en ces termes : „L'empereur consent que

„ que le Roi, Beau-pere de S. M. T. C.
„ sera mis en paisible possession du Duché
„ de Bar & de ses dépendances, dans la
„ même étendue que le possède aujourd'hui
„ la Maison de Lorraine.

„ De plus il consent que dès que le
„ Grand Duché de Toscane sera échu à la
„ Maison de Lorraine, conformément à
„ l'article suivant, le Roi Beau-pere de S.
„ M. T. C. sera encore mis en possession
„ paisible du Duché de Lorraine & des dépendances,
„ pareillement dans la même
„ étendue que le possède aujourd'hui la
„ Maison de Lorraine. Et ledit Sérénissime
„ Beau-pere jouïra, tant de l'un que de
„ l'autre Duché, sa vie durant; mais immédiatement
„ après sa mort, ils seront réunis en pleine souveraineté,
„ à toujours & à perpétuité à la Couronne de France:
„ bien entendu que quant à ce qui relève de l'Empire,
„ l'Empereur, comme son Chef, consent à ladite
„ réunion dès à présent, & de plus promet d'employer de
„ bonne foi ses offices pour n'en obtenir pas
„ moins son consentement.

„ S. M. T. C. renonce, tant en son nom,
„ qu'au nom du Roi son Beau-pere, à l'usage
„ de la voix & séance à la Diète de l'Empire.
„ Le Roi Auguste sera reconnu „ Roi

„ Roi de Pologne & Grand Duc de Lithua-
 „ nie par toutes les Puissances qui pren-
 „ dront part à la pacification. “

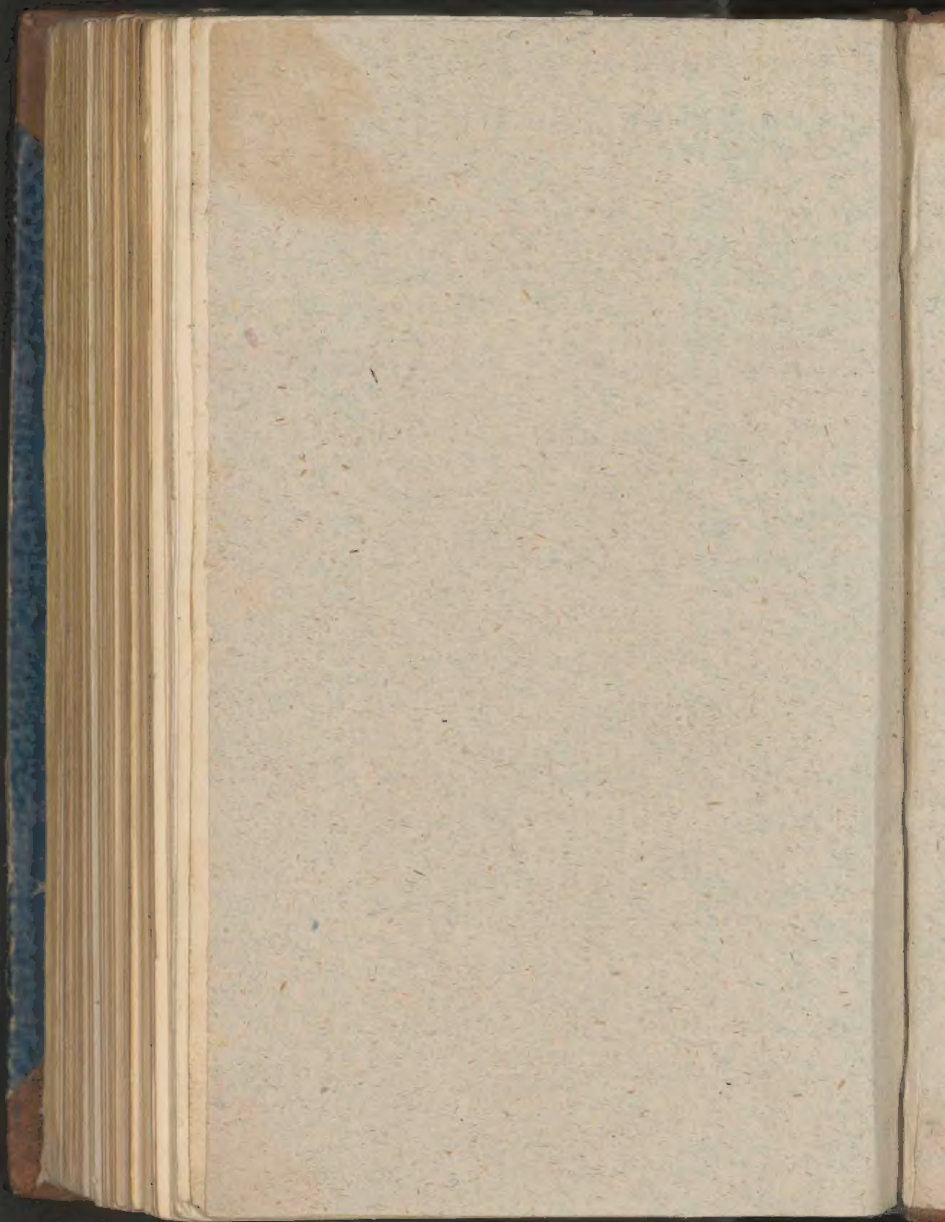
PLUSIEURS difficultés, causées par les Alliés de la France, retarderent l'accomplissement des articles: cette année & la suivante s'écoulerent en negociations, jusqu'à ce qu'enfin en 1737. les Puissances intéressées romberent d'accord. D'un côté les Espagnois évacuèrent la Toscane, de l'autre, les Duchés de Bar & de Lorraine furent remis au Roi Stanislas, qui en prit possession avec les formalités ordinaires. C'est ainsi que deux Etats changerent tout-à-coup de Maîtres, & que le Cardinal de Fleuri obtint de nos jours ce que Phabile Colbert n'avoit pû faire sous le regne de Louis XIV.



&c.

chua-
oren-

r les
mplif-
avan-
à ce
ffées
Espa-
e, les
emis
avec
que
Maî-
nt de
rt



Biblioteka Jagiellońska



stdr0025466

